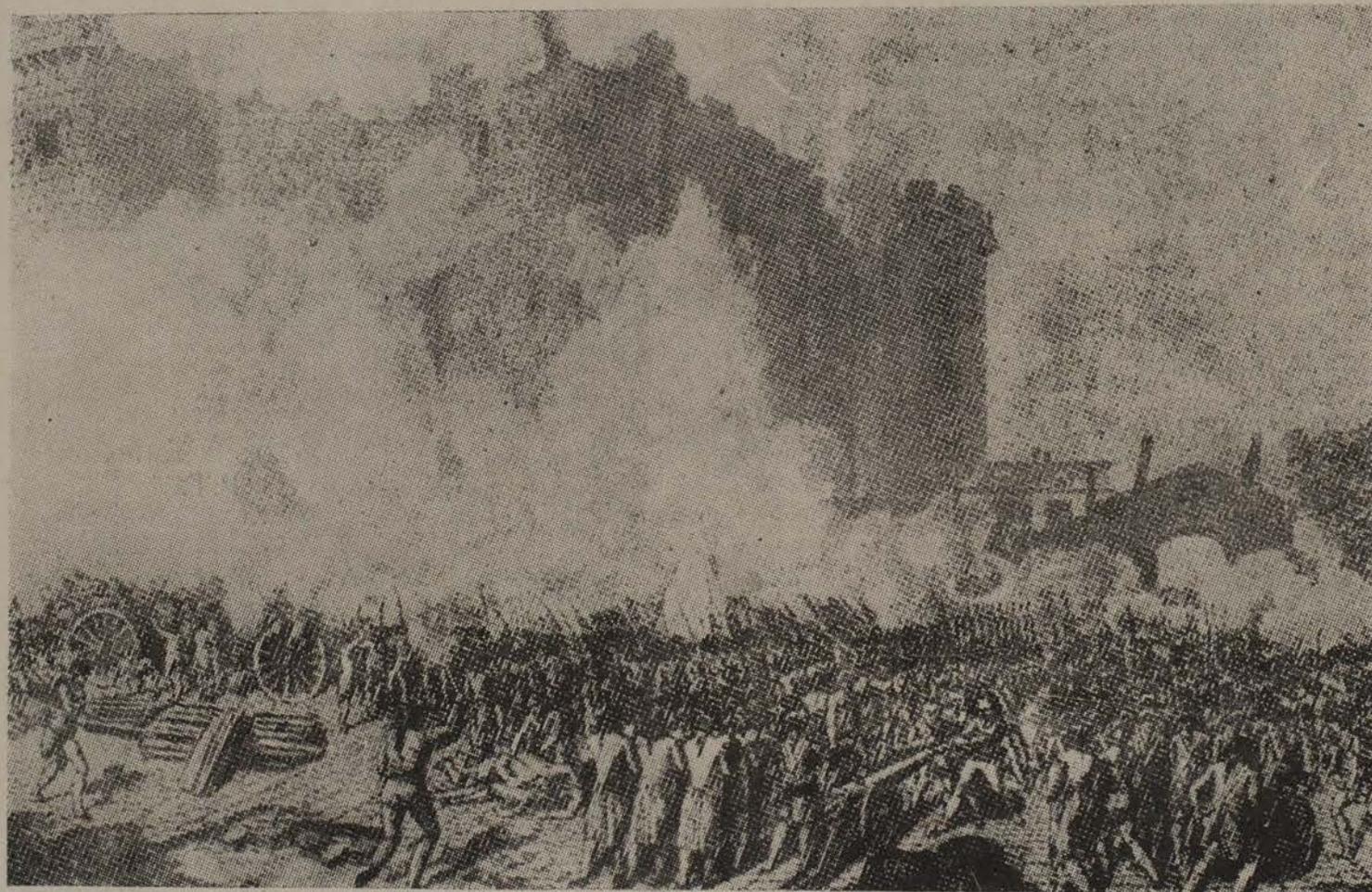


la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce

14 JUILLET 1943



Prise de la Bastille . . . Cinq heures . . . L'assaut va être donné.

A cette occasion une réception eût lieu à la Délégation de la France Combattante à laquelle l'assistance formula avec chaleur et sincérité des vœux pour la libération et la grandeur de la France.

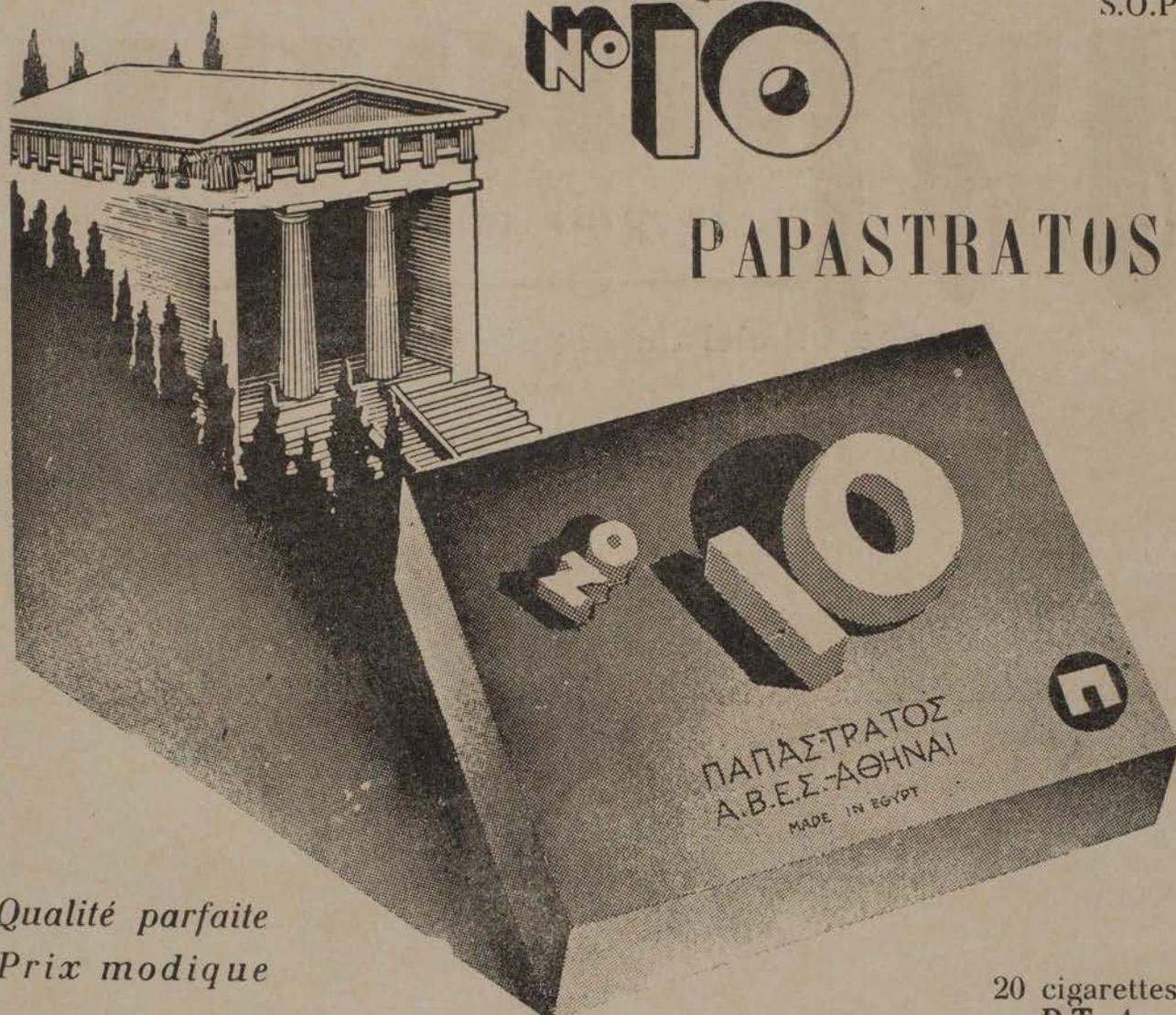
ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO :

**Maurienne, C. Kérofilas, Jeanne Marquès, D. Voutyras, A. Khédry, Comt. Lucas,
A. Shual, E. Psara, Sem. etc., etc.**

S.O.P.

№ 10

ΠΑΡΑΣΤΡΑΤΟΣ



*Qualité parfaite
Prix modique*

20 cigarettes
P.T. 4

CIGARETTES PAPASTRATOS

“UN DELICIEUX RAPPEL DE LA GRECE”

R. C. No. 4924

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

STAVRO STAVRINOS, Directeur
Abonnement Annuel Egypte P.T. 125
Luxe P.T. 200

Rédaction - Administration
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek
LE CAIRE, Tél. 49235

Un message émouvant de S.M. GEORGES II AU PEUPLE HELLENE



S.M. le Roi des Hellènes Georges II et S.E. le Dr. Ayoub Tabet, Chef de l'Etat Libanais, s'entretenant cordialement dans la grande salle d'audiences du Palais de la Présidence à Beyrouth.

Le 20 juillet S.M. le Roi des Hellènes Georges II fêtait dans une émouvante simplicité l'anniversaire de Sa naissance. A cette occasion de nombreuses personnalités du monde politique et diplomatique, des intellectuels et des notables se sont rendus au Palais de la Légation Royale pour s'inscrire sur le registre des cérémonies exprimant ainsi leur admiration pour le Souverain de la Nation héroïque et amie.

A tous ces souhaits et vœux la Semaine Egyptienne joint respectueusement les siens persuadée que S.M. le Roi des Hellènes entrera bientôt dans Sa capitale libre et digne de son héroïsme et de ses sacrifices.

* * *

Hellènes,

Depuis que nous sommes rentrés de Londres dans le Moyen-Orient, il y a trois mois, nous n'avons pas cessé, moi et les membres de Mon gouvernement, de collaborer avec l'Etat-Major de notre grande Alliée l'Angleterre, pour préparer les opérations qui chasseront un jour les troupes allemandes, bulgares et italiennes de notre sol national. Ce jour-là mettra fin à l'une des époques les plus historiques de la Grèce. Il verra la réalisation de la promesse que je vous fis en quittant le sol de la Crète héroïque : à savoir

que le combat serait poursuivi hors du territoire de la Grèce, jusqu'à la victoire finale.

Les Britanniques et les autres Alliés n'ont pas oublié la lutte que notre peuple mena contre l'ennemi en 1940 et 1941. Leur reconnaissance et leur admiration se sont encore accrues du fait de l'attitude digne de notre peuple et de l'héroïsme de nos Groupes Nationaux, qui luttent contre l'ennemi sur les montagnes de la Patrie. Je vais vous donner maintenant lecture d'un passage de l'Ordre du Jour émis par le Commandant des Unités Britanniques qui servent aux côtés des Forces Helléniques dans le Moyen-Orient.

... Cette petite nation a suscité l'admiration, non seulement de notre peuple, mais du monde entier, quand à une époque si sombre, en Novembre 1940, elle se rangea à nos côtés et, un mois avant Sidi-Barrani, asséna un coup dur à l'ennemi commun. Les Hellènes ont été le seul peuple qui intervint dans la guerre à nos côtés quand tout allait vraiment mal pour nous. Où en serions nous dans cette région-ci, si les Grecs s'étaient soumis et si les Italiens avaient pu s'installer en Grèce et en Crète, en Novembre 1940 ?

Le long de plusieurs mois, et s'étant jetés dans la lutte sans préparatifs et mal armés, les Hellènes ont cependant su mener une grande campagne contre un ennemi immensément plus fort et jusqu'à l'apparition des Allemands, ils paraissaient sur le point de bouter les Italiens hors de l'Albanie. En combattant alors les Italiens, et de la façon dont ils l'ont fait, les Grecs ont transformé le cours de la guerre — et cela, il ne nous faudra jamais l'oublier.

Ceux qui ont été en Grèce peuvent témoigner de la générosité et de la délicatesse démontrées par le peuple Hellène envers les soldats Britanniques, au cours de la campagne, ainsi que de la noblesse et du courage dont une foule de Grecs et de Grecques ont fait preuve en aidant nos hommes à s'évader. Les guerilleros grecs se battent maintenant avec une bravoure que nous devons d'autant plus admirer que les paysans qui les aident et les ravitaillent se trouvent de ce fait exposés aux barbares mesures de répression, et souffrent eux-mêmes de la famine. Les guerilleros hellènes immobilisent plusieurs divisions ennemies...

Tel est le prestige dont jouit notre nation, telle est la réputation des Forces Armées Helléniques. Mais ne nous considérons pas satisfaits des exploits

que nous avons réalisés jusqu'à présent. En cette heure décisive pour la libération de notre pays, sa sécurité future ainsi que sa position dans la Méditerranée et dans le sud-est européen, je desire vous rappeler que l'esprit d'unité nationale est absolument nécessaire pour le succès de la lutte. Je comprends très bien que cela est, bien souvent, plus difficile que le sacrifice de la vie, car l'héroïsme est une vertu naturelle chez les fils de l'Hellade.

J'ai eu l'occasion de suivre de près l'effort de guerre de nos Alliés et surtout celui de l'Empire Britannique dont les enfants par leur courage indomptable et leur incessant travail ont sauvé le monde. Leur Union m'a produit une forte impression. Notre histoire est pleine aussi d'exemples montrant des excellents résultats de l'Union des Hellènes aux moments critiques. A chaque période difficile de notre vie nationale les Hellènes ont enterré leurs différents faisant une trêve silencieuse qui dura jusqu'au résultat final de leur lutte. Ils savaient que l'ennemi seul pourrait profiter s'ils continuaient leur discorde. Ils savaient aussi que dans les grands moments de l'histoire d'une Nation l'union est aussi indispensable que le courage et le sacrifice.

Nous, les Grecs, nous avons, au cours de cette guerre, démontré une unité remarquable qu'il est nécessaire de maintenir jusqu'au jour de la libération. Ce jour-là, ayant jeté l'envahisseur exécré hors de notre territoire, et étant redevenus les maîtres dans notre propre maison, vous serez appelés à fixer par votre suffrage populaire et libre, les institutions que la Grèce doit se donner, dans un esprit de sympathie envers le cours progressif des principes démocratiques dans toute l'Europe martyrisée, afin qu'elle puisse assumer le grand rôle qui lui incombe auprès du monde méditerranéen.

Un peuple intelligent, dépositaire des nobles traditions de la Grèce, ne lutte pas seulement pour survivre. Je connais vos rêves et vos soucis et je fais tout ce qui dépend de moi, pour la réalisation de vos visées légitimes et l'éloignement de tout ce qui pourrait justifier de l'inquiétude de votre part. Je désire être précis surtout sur un point. J'entends par là la politique libre de notre pays qui m'intéresse autant que vous.

Vous vous en rendez compte que les conditions préliminaires à la libre expression de la volonté populaire ne pourront pas se produire tant que notre pays n'aura pas cessé d'être un théâtre de guerre.

Il a été par conséquent convenu que dès que la sécurité de notre pays sera redevenue complète, et dès que le permettront les nécessités des opérations militaires, il sera procédé à des élections générales libres pour une Assemblée Constituante et que ces élections auront lieu dans l'intervalle de six mois, comme fixé par Mon gouvernement. Je suis convaincu qu'il ne se trouvera pas un seul Hellène, et Moi le premier, à ne pas respecter les décisions de l'Assemblée Constituante.

La Constitution de 1911, actuellement en vigueur dans la plénitude de ses dispositions sera maintenue jusqu'au moment où la nation grecque aura manifesté sa volonté souveraine. Dès qu'il sera possible de transférer le siège du gouvernement en territoire hellénique, les membres du Cabinet actuel, com-

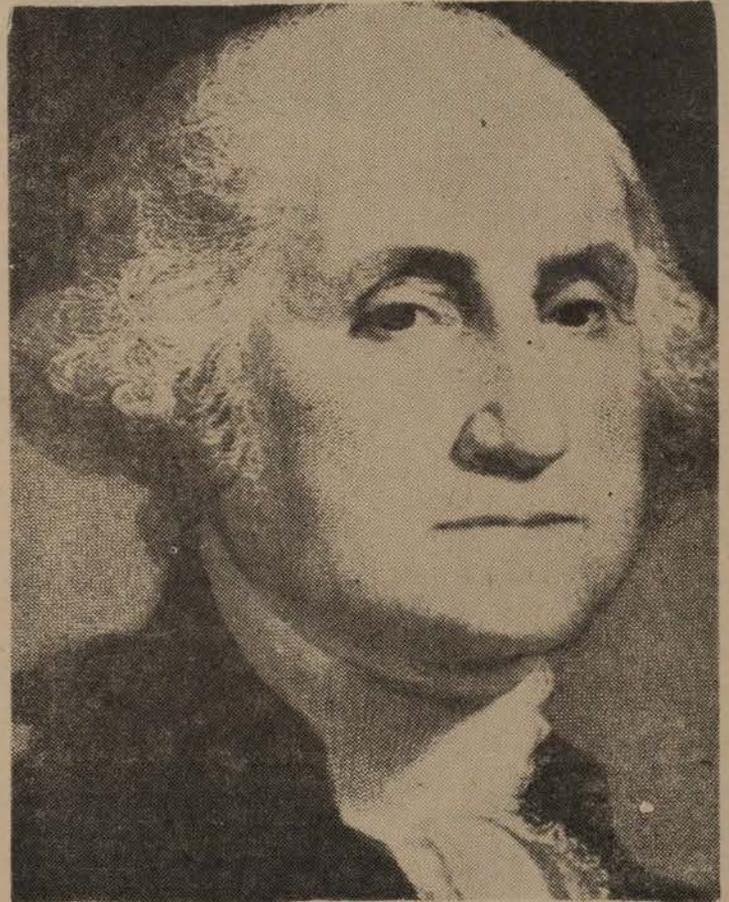
me il a été déjà déclaré par le président du Conseil des ministres, Me présenteront leur démissions, de façon à permettre la formation d'un gouvernement entièrement représentatif de tous les partis et de tous les courants de l'opinion publique de la nation, gouvernement constitué de personnalités dont la présence sera une garantie pour la liberté et l'ordre des élections.

Jusqu'à ce que cette heure sonne enfin, de grandes opérations attendent notre nation aguerrie dans la lutte ainsi que nos forces armées; elles se dérouleront soit en Grèce soit dans le théâtre méditerranéen de la guerre. Il faudra faire encore d'autres sacrifices, il faudra livrer d'autres batailles. Je sais que vous qui êtes en Grèce, vous vous trouvez prêts à jouer votre rôle comme soldats et comme patriotes, que vous êtes prêts à coopérer avec ceux qui vous aideront à réaliser votre rêve le plus cher, en débarquant sur les côtes grecques, et en s'unissant à vous pour chasser le tyran.

Alors, pour le moment, consacrons-nous à un seul but: la Victoire. La Victoire entière. La Victoire par laquelle les armes helléniques et le peuple hellénique resplendiront par de nouvelles gloires.

Vive l'Hellade.

A L'OCCASION DE LA FÊTE NATIONALE DES ETATS-UNIS



GEORGE WASHINGTON

Premier Président des Etats-Unis, dont l'indépendance fut proclamée par le Congrès réuni le 4 Juillet 1776, dans une déclaration qui annonçait solennellement: «Nous considérons comme évidentes ces vérités: tous les hommes naissent égaux et reçoivent de leur Créateur certains droits inaliénables dont la vie, la liberté et la poursuite du bonheur».

UN APPEL ÉMOUVANT DE S.A.R. LA PRINCESSE FRÉDÉRIQUE DE GRÈCE



S.A.R. la Princesse Frédérique à la Radio du Caire

Le 27 juillet S.A.R. la Princesse Héritière de Grèce a prononcé à la Radio du Caire un émouvant appel demandant aux Hellènes et à tous les amis de la Grèce de l'aider dans sa tâche afin de pouvoir soulager dans la mesure du possible les misères du peuple héroïque qui émerveille le monde par son héroïsme et ses sacrifices et qui malgré la faim et l'oppression n'a pas cessé un seul instant la lutte.

En publiant cet appel nous sommes sûrs que tous répondront généreusement témoignant ainsi leur sens de solidarité envers le peuple hellène dans ses heures de détresse matérielles et morales.

Je suis venue en Egypte en étrangère. Mais aujourd'hui j'ai des amis, des amis nombreux qui font que je me sens tout près de vous. Mais plus je me sens chez moi en Egypte et plus ma pensée et mon cœur s'envolent, à travers la Méditerranée, vers mon pays et son peuple.

L'extrême bonté que nous avons trouvée au milieu du peuple d'Egypte restera vivante à jamais dans notre souvenir quand nous serons rentrés dans notre propre pays.

On dit que les amitiés qui naissent dans les moments les plus difficiles de la vie sont de toutes les plus durables.

Ceci est vrai non seulement pour les individus, mais aussi pour les nations. La Grèce et l'Egypte ont bien de traits communs; ce n'est pas seulement le climat, la mer, le soleil et le ciel bleu si pareils — mais il est également quelque chose dans nos âmes qui nous rattache étroitement.

J'ai toujours eu le désir de visiter l'Egypte, non seulement pour admirer les trésors de son passé, mais aussi afin d'établir un nouveau contact avec le peuple dont les ancêtres étaient en rapports spirituels si étroits avec la Grèce.

C'est d'Egypte et de Grèce que la Civilisation Occidentale tire ses Origines. C'est à travers l'Egypte et la Grèce que la plupart des choses que nous apprécions dans le domaine de la pensée sont parvenues à l'Univers; et c'est le peuple de la Vallée du Nil qui, grâce à sa culture si ancienne et à sa longue sagesse, put transmettre à la Grèce le divin rayon de la

connaissance, élevé ensuite par les fils de l'Attique en cette lumière qui éclaire le monde. Cette flamme de l'esprit est, aujourd'hui, en train de chanceler et elle s'efforce désespérément de survivre. En Grèce, les puissances des ténèbres menacent d'étouffer cette divine lumière que toi, peuple d'Egypte nous donnas jadis.

Quand, au cours de l'automne 1940, les nuages semblaient s'accumuler partout et nous assiéger de tous les côtés, quand la France s'était effondrée, toutes les petites nations avaient été rivées dans la servitude axiste; la Russie et les Etats-Unis n'étaient pas encore intervenues dans la guerre; en ce moment rien ne paraissait pouvoir empêcher les légions mécanisées de l'Axe d'atteindre la Vallée du Nil et, de là, répandre la guerre sur tout le Continent africain.

Les Italiens mettaient déjà au point les détails de leur entrée triomphale en Egypte. Ils pensaient pouvoir intimider les Grecs ou briser facilement la résistance désespérée que ces derniers allaient peut-être opposer. Les Italiens se trompèrent. Ils avaient oublié que les Hellènes sont une nation qui allait donner jusqu'à son dernier souffle, jusqu'à sa dernière goutte de sang pour sauver sa liberté. Ils avaient oublié que l'inégalité des moyens et les divisions blindées, tout cela ne compte pas pour les Grecs; ils avaient oublié qu'il n'est pas que des valeurs matérielles en ce monde, mais qu'il y faut tenir compte des valeurs morales.

Sur les montagnes d'Albanie, nos hommes avaient à combattre non seulement contre l'ennemi, mais aussi contre le froid rigoureux de l'hiver albanais. Pays extrêmement pauvre, la Grèce n'était en mesure d'accorder à chacun de ses soldats, à côté de son uniforme, que deux paires de chaussettes, une couverture et une paire de bottes — et ceci pour plusieurs mois. La ration consistait en une demi-boule de pain par jour et quelques olives, quand on pouvait se les procurer.

Huit mille jeunes Grecs eurent leurs extrémités gelées et durent être amputés; sans bottes, sans chaussettes ou sans pain, ils avaient préféré tenir et combattre plutôt que d'abandonner un seul pouce de terrain aux Italiens. J'ai vu ces hommes qui avaient perdu leurs membres, dans les hôpitaux de mon pays. Ils demandaient souvent s'ils pouvaient me dire quelque chose à l'oreille, car ils ne désiraient pas s'afficher devant les autres; ils me priaient alors d'user de mon influence pour qu'on leur permît de retourner encore une fois dans la bataille. Ils se croyaient assez bons encore pour monter sur un avion et laisser tomber des bombes sur l'ennemi, ou de s'asseoir dans un tank et manier un de ses canons.

Alors se produisit l'invasion allemande. Une nation de quatre-vingts millions dût accourir à l'aide d'une nation de 45 millions, humiliée et ridiculisée aux yeux du monde entier par huit millions de Grecs. Se trouvant elle-même entourée par les flammes, dans l'impossibilité de dépenser ses forces, l'Angleterre, néanmoins, tint en ce moment ses promesses et s'em-

pressa de venir à notre aide le mieux qu'elle pouvait. Tous savaient que la fin approchait. Mais même en ce moment, la Grèce était encore résolue à ne pas laisser l'ennemi percer la ligne frontière gréco-bulgare, tenue par si peu de nos troupes.

Après avoir résisté à la ruée de la machine de guerre allemande, les défenses de notre voisin étaient enfoncées, et l'ennemi se répandit en Grèce. Aux Thermopyles, les Grecs et les Britanniques livraient leur dernière bataille, et sur leurs tombes l'histoire écrira encore une fois ces mots glorieux : « Passant étranger, va dire aux Spartiates que, fidèles à leurs lois, nous gisons ici ».

Mais la coupe du martyr devait être bu jus- qu'à la lie. Après les terribles dévastations de la guerre, après la lutte héroïque qui nous avait coûté si cher en sang, il fallut aussi endurer en silence la famine, cette famine dévastatrice qui sévit encore dans mon pays. Des centaines de milliers de personnes sont mortes de faim — pour la plupart des enfants.

La Grèce, jadis si fertile, la Grèce où, jadis, un peuple vigoureux et travaillant dur s'attachait avec amour à la rendre plus prospère, la Grèce est, aujourd'hui, un champ de désolation. La maladie et la famine y règnent.

Nous devons rebâtir en partant de zéro. Nous devons reconstruire nos maisons, nous devons reconstruire nos fermes et, ce qui est plus important, nous devons, de ces corps débilités, reconstituer notre nation.

Dès aujourd'hui, tandis que les hommes d'Etat du monde arrêtent la stratégie de destruction de l'ennemi, nous devons, nous, fixer les plans et pourvoir aux moyens de restaurer ceux que l'ennemi projeta de ruiner. Nous ne pouvons pas, hélas, ramener à la vie les centaines de milliers de morts, nous ne pouvons pas ranimer les milliers d'êtres qui meurent chaque mois de privations, mais nous pouvons et nous devons redonner la santé à ceux qui auront survécu à l'épreuve. Nous avons à pourvoir à tout afin de remettre la Grèce debout. Il nous faut des vitamines concentrées, des vêtements et même de petites choses comme des aiguilles et du fil, pour que notre peuple puisse s'en servir dès que seront défoncées les portes de sa prison. Et il nous faut encore des médicaments pour soigner les malades, des vaccins pour combattre les épidémies, des membres artificiels pour les milliers de soldats Grecs dont les membres ont été ravagés par le froid ou par l'acier. Il nous faut tout ceci, et il faut que tout ceci soit prêt dès à présent pour plus tard.

Je demande, ce soir, le concours de tous les Hellènes, et des amis de la Grèce en Egypte, en faveur du fonds d'assistance qui porte mon nom. Je vous demande d'aider notre peuple à se remettre sur ses pieds. Ce sera comme s'il commençait dès le commencement. Je vous demande de manifester une fois encore cet esprit de générosité si prononcé chez nos deux nations.

Je vous demande de rouvrir l'avenir pour les enfants dont l'horizon est en ce moment borné par la faim, et d'accorder à un peuple qui souffre depuis si longtemps la conviction que l'esprit de lumière triomphe sur les puissances des ténèbres. Je suis plei-

nement consciente de votre générosité envers la cause Hellénique, depuis Octobre 1940, et je sais que cette générosité s'exerce toujours sur une échelle très large. Mais c'est pour les enfants et pour les mères que je m'adresse à vous ce soir. Il semblera peut-être étrange que cet appel vous soit fait par une personne dans ma position. Mais je suis une mère et je n'ose pas même penser combien de coeurs de mères se sont brisés en entendant leurs chers petits pleurer pour un morceau de pain, et en voyant leur créatures souffrir et mourir. C'est si cruel de songer que ces jeunes femmes ont donné d'abord leurs maris, leurs frères et leurs pères pour la patrie — sans un murmure — et qu'elles doivent maintenant perdre leurs enfants, si innocents et désarmés.

L'heure de la libération approche — chaque minute compte dans la préparation et l'organisation de l'assistance de toute sorte. Je me suis fixé seulement l'un des buts : c'est d'acheter et d'entreposer les objets les plus urgents et essentiels, et de les tenir prêts à être embarqués aussitôt que la Grèce sera délivrée.

A vous, mes compatriotes, je tiens à dire que je suis sûre que pas un ne voudra, ayant écouté mon appel, manquer à son devoir de procurer ces moyens à notre peuple souffrant.

Nous sommes tenus, aujourd'hui, à considérer leurs besoins immédiats. Ils sont urgents. C'est donc pleine de confiance que je m'adresse à vous tous pour la constitution des fonds nécessaires à l'apaisement de ces besoins. Je vous invite tous, les individus aussi bien que les organisations, à collaborer avec moi pour apporter cette aide à notre peuple. Je ne m'attends pas à ce que l'effort ne soit déployé qu'ici et pour un moment. Je désire, si je puis m'exprimer ainsi, aller de l'avant jusqu'à ce que nous tous, qui n'avons pas souffert de la faim, ayons acquitté la dette que nous avons contractée auprès de ceux qui sont affamés en Grèce. Je compte sur vous car je sais que le nom de la Grèce est inscrit sur vos coeurs en lettres de feu.

En m'adressant à vous, mes amis Egyptiens, je vous demande d'aider à rallumer en Grèce, comme au temps révolu, le divin rayon de lumière et de vie que nous reçûmes jadis, de vous — peuple de la Vallée du Nil.

LE COMITÉ D'ÉGYPTE

Le Comité d'Egypte du « Fonds de Secours de la Princesse Héritière de Grèce » a été constitué et groupé, sous la Présidence de S.S. le Nabil Amr Ibrahim, S.A. la Princesse Chivékiar, Mgr. l'évêque Gwynne, LL.EE. Mme Nahas pacha, Mme Sirry pacha et Lady Killearn, Mme R. G. Casey, Mme T. Shone, Mme D. Capsalis, Mme Th. Cozzika, Mme Salvago. LL.EE. Chérif Sabry pacha, Amin Osman pacha, Hefez Afifi pacha, Ahmed Abboud pacha. Aly Emine Yéhia pacha. MM. les juges J.S. Blake-Reed, Henry H. Barnes et J.M. De Freitas, M. N. Vatimbella, M. le juge J. Vlachos, MM. J. Besso, Th. Cozzika (secrétaire honoraire). MM. Lascaris, C. Mouratiadis, Al. Benachi, M. le juge G. Roilos, MM. M. Salvago, Al. Sarpakis, G. Choremi, N. Pierrakos, W/Cdr. Ch. Potamianos et Mtre M. Syriotis, secrétaire honoraire.

On sait que le comité central du Fonds de secours de la Princesse Héritière de Grèce siège à Cape Town, en Afrique du Sud, où 50.000 livres ont déjà été recueillies.

Dans les autres pays de l'Empire britannique, les épouses des gouverneurs ont bien voulu assumer la présidence des comités locaux et les plus louables efforts y sont déployés en vue de recueillir des fonds et de constituer des stocks de médicaments, d'articles vestimentaires et autres fournitures de première nécessité qui seront expédiés en Grèce, dès sa libération.

LE SENTIMENT DE LA NATURE DANS LA PEINTURE FRANÇAISE

par Jacques Lassaigne



POUSSIN.- Les Bergers d'Arcadie

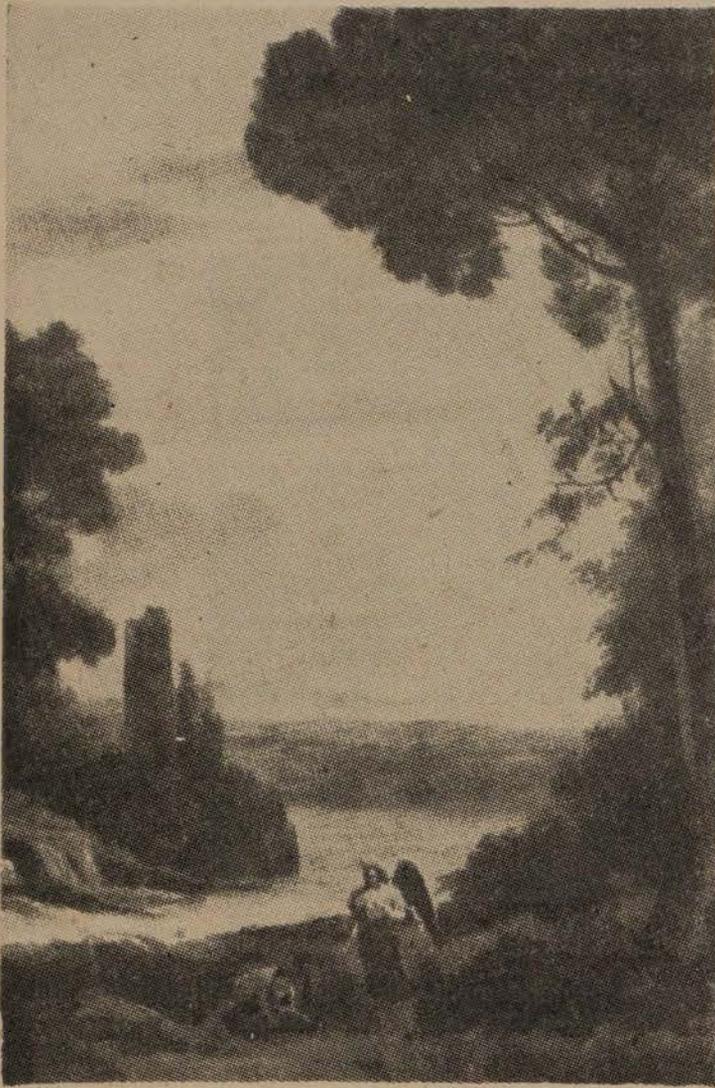
C'est un sujet traditionnel des études classiques en France que la naissance du sentiment de la nature dans la littérature de notre Pays. On la place généralement au 18ème siècle avec Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, et on en montre l'épanouissement avec Châteaubriand et le pré-romantisme, sous l'influence prédominante de certaines littératures étrangères. Dans le domaine de l'art, le sujet n'est pas moins intéressant. L'expression de la nature, son portrait psychologique, en quelque sorte, qu'est le paysage, se retrouve dans les oeuvres de l'art français dès que celui-ci existe et, en particulier, il connaît dès le XVIIème siècle, à l'époque de l'âge d'or classique, une fortune extraordinaire. Cette avance de l'art sur la littérature est normale dans une certaine mesure, puisque l'art repose essentiellement sur la vision et sur l'expression directe des réalités à la différence de la littérature, qui est avant tout une spéculation idéologique. Néanmoins, ce phénomène est plus ou moins sensible selon les différentes écoles. Il en est peu où, comme en France, l'histoire du paysage soit aussi étonnamment liée à l'histoire de la peinture.

Un certain sentiment de la nature, nous le trouvons dans les oeuvres des peintres primitifs de toutes les écoles qui sont encore tout proches de l'expression directe: primitifs flamands ou italiens, miniaturistes français qui reproduisent comme décor des scènes qu'ils représentent, des sites qu'ils ont devant les yeux. C'est ainsi que Fouquet et les illustrateurs du XVème et du XVIème siècles, nous ont laissé de précieux documents sur la campagne française et la vie rurale. Dans les oeuvres des primitifs, c'est l'expression simple de ce que l'artiste a devant les yeux. Bientôt l'art évolue. Les grandes écoles européennes se sont formées d'une part sur le portrait psychologique, d'autre part, sur la composition décorative. Cette deuxième conception, basée sur l'ordre des symétries et des rythmes classiques est à la base de toute la peinture de la renaissance italienne. On retrouve un peu partout dans les décors, des ouvertures vers la nature et vers la réalité; porte, fenêtre ouvertes, mais leur part est de plus en plus réduite. Seule la peinture flamande avec ses

hommes profondément épris de la réalité, donne de vrais paysages localisés dans le temps et l'espace.

Mais je voudrais limiter mon sujet, à ce qui a été la peinture vraiment évoluée, aboutie, systématique, à l'école française, d'ailleurs un peu tardive par rapport aux autres écoles européennes, qui ne commence au fond qu'avec notre époque classique, le XVIIème siècle.

Au XVIème siècle nous avons eu une école de portraitistes mais qui n'était que cela. Au XVIIème siècle, sous l'influence italienne justement, notre école s'inspire d'abord de l'art décoratif, des ordonnances antiques et des reconstitutions mythologiques. Cet art qui a donné ailleurs ses plus beaux fruits va encore en produire quelques-uns en France; les premières compositions de Poussin comme les «Berges d'Arcadie» ou «l'Inspiration du poète» mais ce serait un art déjà à peu près épuisé et refroidi, sans avenir, si Poussin n'était aussi, et de plus en plus à mesure qu'il vieillit, un magnifique paysagiste. Dans les tableaux de Poussin, le sujet se réduit peu à peu à n'être plus qu'une sorte de minuscule et imperceptible figuration qui n'est que le prétexte à d'immenses paysages de la campagne romaine. Poussin est un génie singulier. Il pratique naturellement les styles les plus sublimes. Il s'est assimilé, mieux que personne, les lois des grandes compositions classiques puisqu'il est, à la fois, le Boileau et le Racine de la peinture, mais il a compris les limites d'un tel art mieux que les écrivains de son temps, et dans toute la seconde partie de sa glorieuse vie, il a plié le classicisme à la réalité. Il l'a épuré de tout artifice et de la grandiloquence italienne pour retrouver une simplicité plus proche à la fois de l'antique et du présent. Enfin, il a introduit ce classicisme dans la nature, lui redonnant ainsi une jeunesse, une fraîcheur et une authenticité qui se sont prolongées jusqu'à l'art français contemporain et ont donné son unité à l'école française pendant trois siècles. Poussin considère la nature dans sa majesté. Il exprime en quelque sorte l'âme du paysage. Devant le tableau «la Terre Promise» Corot pouvait s'écrier: «Voi-là la nature».



CLAUDE LORRAIN. - Tobie et l'ange

Jusqu'à Poussin, le paysage était exécuté dans l'atelier d'après des études ou mieux des formules toutes préparées. Poussin va systématiquement dans la nature faire ses esquisses et il les exécute comme un vrai peintre moderne recueillant non seulement des répertoires de détails pratiques: feuillages, troncs, écorces, mais encore cherchant à noter l'effet que produisent ces arbres, ces feuillages, selon la lumière et le temps. L'étude de ces dessins nous fait pénétrer dans l'intimité de son génie bien autrement prime-sautier, sensitif et fougueux qu'on le suppose généralement. Il étudie la campagne romaine avec un réalisme aigu, loin de toute recherche du pittoresque, premier jalon d'une lignée qui, du XVII^{ème} siècle à nos jours, a tracé les plus belles images des paysages d'Occident.

Presque en même temps, son cadet, Claude Gellée, dit le Lorrain, poursuit des expériences qui le complètent. Poussin arrivait à recréer une synthèse du paysage plus vraie que la réalité. Claude Lorrain cherche à en saisir toutes les nuances et en particulier, véritable précurseur de l'impressionnisme, les couleurs du temps. Lui aussi était parti de la composition décorative; lui aussi est passionné du travail en plein air. Son biographe rapporte qu'il consumait ses journées dans la poursuite des différents effets de la lumière aux différentes heures du jour, des horizons, des effets de ciel, de mer, des soleils couchant et levant, tout comme Monet deux siècles plus tard. Poussin avait débrouillé et ordonné le paysage. Lorrain y verse la lumière et le jeu infini des perspectives. Comme Poussin, Lorrain prend des croquis d'observation, des études. Il va plus loin encore. Ayant peu d'habileté au crayon, au contraire de Pous-

sin, et maniant parfaitement les couleurs, il esquisse au pinceau directement dans les champs de Tivoli ou de Frascati, peignant déjà, comme on le fera au XIX^{ème} siècle, les monts, les vaux, les grottes, les cascades.

Ces oeuvres marquent une évolution inouïe par rapport à toutes les autres écoles. Déjà dès le XVII^{ème} siècle apparaissent les deux grands courants qui, opposés ou combinés, vont donner à l'art du paysage français, sa richesse. D'une part, celui qui cherche à exprimer la nature par la précision du détail et par l'exactitude du moment, d'autre part, celui qui veut trouver l'expression dans la synthèse des différents détails et la réunion en un seul faisceau des moments successifs. La première conception nous donne des esquisses, des oeuvres essentiellement évocatrices et précieuses. La deuxième permet d'aboutir, au contraire, à une transfiguration de la nature d'une valeur universelle. Les paysagistes français incarneront tantôt une conception, tantôt l'autre, les uns suivront la grande leçon classique de Poussin, les autres se laisseront aller aux magies entrevues par le Lorrain. Mais tous seront les serviteurs de la nature et leur conjonction en donnera un tableau inégalable dans sa richesse et sa grandeur.

On retrouve, dès le XVIII^{ème} siècle, ces deux courants. Mais la convention, l'esprit classique, la mythologie se sont modernisés. C'est aujourd'hui une gracieuse mascarade à l'image du temps, qui sert de prétexte, de sujet. Et ce n'est plus seulement la campagne romaine mais c'est l'Île de France qui sert de cadre à Watteau et, comme chez Poussin, c'est ce cadre qui bientôt l'emporte sur le sujet et qui lui donne tout son prix. La mode de l'Italie reviendra un peu plus tard avec Fragonard, Hubert Robert, voyageurs en quête de pittoresque et de ruines. Dans tout ce 18^{ème} siècle, on ne peut manquer d'être frappé par l'effort pour moderniser. Si les peintres recherchent les vestiges antiques, ce n'est plus pour en reconstituer l'ordonnance passée comme Poussin mais pour en exprimer le charme et le pittoresque effet, présent parmi la verdure. Les recherches initiées par le Lorrain marquent des progrès décisifs. La peinture s'éclaircit, s'enrichit de mille nuances et dès la fin du siècle les esquisses de Fragonard sont déjà du Manet.

Cette évolution si rapide reçoit un coup d'arrêt subit au moment de la Révolution. Un grand malentendu: David. Celui-ci qui est du reste un très grand peintre, mais chez qui l'esprit de système tuera l'instinct, fonde sa fameuse école des Grecs et des Romains. Classicisme abstrait, inhumain, qui croit reprendre la tradition de Poussin et qui la trahit irrémédiablement puisque, ainsi que je l'ai rappelé, le génie de Poussin avait été d'humaniser le classicisme et les efforts de ses trente dernières années n'avaient pas eu d'autre but. Cet acte d'arbitraire de David qui s'apparente assez à la conception autoritaire de Napoléon et à l'effort de l'Empire, porte un coup terrible à la peinture française et engage l'art officiel dans la voie sans issue de l'Académisme. Heureusement, le courant pour la vraie peinture continue faiblement par quelques petits maîtres obscurs et méprisés et la tradition de la peinture claire va bientôt se renouveler dès le romantisme. Voici par quel détour curieux. Le Lorrain et Watteau avaient exercé une influence décisive également hors de France et notamment en Angleterre où la fin du XVIII^{ème} siècle avait vu l'apparition de paysagistes extraordinairement audacieux et modernes: Constable, précurseur de l'école de Barbizon, Turner, annonciateur de l'impressionnisme. C'est cette école glorieuse dont l'influence va être décisive en France à l'époque du romantisme et que le charmant peintre anglo-français Bonington apportera à Delacroix, message aussi important pour l'art que celui d'Ossian et de Byron pour la littérature. Delacroix, s'il demeure peu sensible au paysage est un passionné des recherches techniques et il apporte dans la peinture des êtres et des scènes son imagination enfiévrée, le souci de réalité, voire le réalisme, qui anime nos paysagistes.

Au point de vue technique, il fera le trait d'union entre Turner et Monet cependant qu'il découvre en Afrique du Nord, les magies de l'ouest arabe. Delacroix ce grand peintre épique, ce penseur au souffle puissant et aux moyens gigantesques renouvelle ainsi doublement la palette de la peinture française.

A cet égard, il exerce, même dans la peinture du paysage, une influence beaucoup plus grande que celle de Corot, grand paysagiste pourtant mais dont la conception d'un classicisme poétisé semble plutôt l'aboutissement du XVIIIème siècle, que l'aurore des temps nouveaux. Les nymphes de Mortefontaine sont parentes de l'embarquement pour Cythère, et les paysages romains, la conclusion des voyageurs d'Italie. Simplement pour le grand public qu'il touche. Corot acclimata une certaine forme de paysage que l'école de Barbizon et les impressionnistes vont développer. Cette école de Barbizon, un peu méconnue aujourd'hui, mérite de n'être pas séparée de l'impressionnisme. Millet, Rousseau, Daubigny ne sont pas inférieurs à Monet, Pissaro, Renoir. La deuxième partie du XIXème siècle est le couronnement de l'histoire du paysage français. Ces peintres sont presque le présent de notre civilisation et leur éclat illumine encore le monde.

Ce que je voulais montrer, c'est qu'ils sont la continuation, le couronnement d'un mouvement incomparable qui depuis trois siècles a fait de la France la patrie du Paysage.

Ce n'est qu'un hasard. Certains peuples sont res-

tés marqués par l'architecture (l'Italie par exemple et il est curieux que le paysage italien n'ait jamais trouvé pour peintres que des artistes français) d'autres, tel l'Espagne, se livrent plutôt à des expériences psychologiques, d'autres enfin, sont le jouet des fantasmagories, des folies de l'imagination tels les artistes allemands. Les peintres français, au contraire, sont restés liés au réel, à tout le réel. Moins ambitieux que d'autres, ils sont cependant allés plus loin puisque dans la nature tout existe, ses formes sont infinies et elle ignore les frontières; elle est la vie même, jamais pareille, elle ne s'arrête pas, elle est l'éternité par rapport à l'homme. Ses ressources sont donc innombrables tandis que celles de l'imagination, voire de la folie, sont limitées au fond à des mécanismes intellectuels.

C'est avec cet esprit-là que les Français ont parcouru le monde — «Les Français qui sont partout» dit un vieil auteur — donnant non seulement de leur terre mais des terres voisines ou lointaines qu'ils aimaient une image fidèle, un tableau du monde réel sous tous ses aspects, ne prétendant à d'autre rôle que de comprendre et de faire comprendre, d'unir en esprit les peuples séparés. Le monde pourrait-il perdre sans tristesse cette vision de lui-même qu'il trouve à travers la France, cette vision plus poétique que tous les rêves, plus surprenante que toutes les imaginations, cette vision simplement vraie?»

JACQUES LASSAIGNE

Les Italiens par les Textes

“CROMWELL”

Drame en 5 actes - Publié en 1827 (Acte II, «LES ESPIONS» Scène II).

Cromwell, congédiant Philippi a un geste mécontent.

Adieu, seigneur suédois, natif de Terracine!

Bas à Witelocke:

Philippi! Mancini! toujours d'étroit liens
Ont marié l'intrigue à des Italiens.
Ces bâtards des Romains, sans lois, sans caractère,
Héritiers dégradés des maîtres de la terre
Qui levèrent si haut le sceptre des combats,
Gouvernent bien encore le monde, mais d'en bas!
La Rome dont l'Europe aujourd'hui suit la règle,

Porte un regard de lynx où planait l'oeil de l'aigle.
A la chaîne, (imposée à vingt peuples lointains),
Succède un fil caché qui meut de vil pantins.
O nains fils de géants! renards nés de la louve!
Avec vos mots mielleux partout on vous retrouve,
Philippi, Mancini, Torti, Mazarini!
Satan pour intriguer doit prendre un nom en «i»!

VICTOR HUGO

ÉTÉ 1943

Trains de mer
vacances
Trains de guerre
aussi vacances
de vide vacant
continuellement
des vacances douloureuses
Les amoureuses
vaquant
quotidiennement
à leurs différentes besognes
passent leur guerre en tremblant
peureuses
espérant obstinément
attendant
le coup de sonnette à la porte
sonnant la fanfare du retour
des yeux plus clairs

plus chers
revenus enfin enfin
ou la venue du messager
tant craint
tant attendu tant craint
le coup de sonnette qui apporte
la certitude un jour que le seul amour
n'est sur un champ qu'une charogne
qu'un oiseau rogne
des yeux fermés
une bouche à ne plus embrasser
et des grands trous
dans le ventre creux
La certitude que le seul amour
n'est plus qu'une charogne
qu'une charogne sans yeux
Partez en vacances en Sicile
dans l'Ile de France

dans les montagnes Serbes
en Grèce dans les îles
en France en France
où l'espérance
est belle comme un pommier en fleurs
Partez en vacances par train de mer
où des parachutes sur l'herbe
ont l'air de fleurs
Angoisse aux mains livides
entre les murs vides
des maisons
Formez vos bataillons
pour les vacances où l'on se bat
où l'on s'en va
par des trains de guerre
Cette guerre plus longue qu'un train
qui n'en finit plus.

CHARLOTTE TOEGEL

AU DIABLE LA POLITIQUE!...

TOUS FRANÇAIS... TOUS UNIS

Il fallait que cela éclatât.
Depuis plus d'une semaine, entre copains, l'orage était dans l'air.

Pour un rien, c'étaient des:

— «Oh! toi, tu ne m'en imposes pas.

— «Oui,... et... tu vas la boucher.

— «Nous verrons, je n'aime pas les politicards»...

Les paroles n'étaient encore rien. Seuls comptaient la mimique, le feu des regards, toute l'allure de ceux qui n'ont pas capitulé et, fut-ce devant la mort, ne capituleront pas.

Puis, un soir de permission, les quatre fusilliers marins étant bien assis devant un verre de bière, ... le petit café de X faillit se transformer en salle de réunion électorale.

Ce fut plus fort qu'eux. Des jours, sans se résigner, ils avaient retenu leurs paroles. Maintenant, ils étaient à bout.

Cependant, c'étaient quatre bons copains depuis Dunkerque. Quatre vrais.

Le premier, Marcel Planier, fils de Professeur et candidat à l'École Normale Supérieure en 1939, était de Paris.

Roger Audigné, le second, venait du centre où sa mère tenait un débit de Tabac.

Originaire du sud-ouest, Paul de Lafon, le troisième, ne gardait de la vieille splendeur des siens qu'un pigeonnier seigneurial haut perché sur ses quatre pieds.

Quant au dernier, Baptiste Pleinard, fils unique d'hôtelier provençal, vous l'eussiez pris pour la statue de la paix béate, — tant son visage respirait la quiétude.

Ensemble, ils avaient fait la campagne de France, .. d'Afrique,... du Liban.

Ensemble aussi, après les coups durs, ils se plaisaient à parler des leurs, de leurs lectures,... du pays.

Mais, voilà, depuis un certain temps tout menaçait de se gâter alors qu'ils en venaient à envisager l'après-guerre. Il va sans dire que... l'avenir, c'est le futur régime politique de la France... la victoire enfin gagnée.

Des jours, sans mesurer leurs forces, s'affronter, se menacer,... ils étaient restés sur leurs positions.

Est-ce le tonnerre grondant ce soir-là, est-ce l'inaction,... le cafard même... la discussion jaillit... Semblables à des balles, les paroles crépitaient.

Pour comprendre cette offensive, — plus exactement cette sourde «pression» politique, — disons que: Marcel Planier était franchement républicain radical-socialiste, Roger Audigné royaliste, Paul de Lafon républicain libéral et Baptiste Pleinard bonapartiste.

Donc, ce soir d'orage d'automne levain, Roger lança l'attaque.

— «Mon vieux, dit-il, s'adressant à Baptiste Pleinard, il faudrait s'entendre une bonne fois.

«Nous nous serrons les coudes. Nous sommes ici pour servir une même cause: la libération de la France.

«Mais enfin, toi qui es bonapartiste, par la force même des choses, — sans le savoir peut-être, — tu es pour la dictature.

«A tant prendre, que fut l'empire, — tant le Premier, le Grand,... que le Second,... le Petit, — sinon une longue dictature sombrée dans la guerre et la pénible ruine de la France.»

— «Par exemple, s'écria avec force gestes Pleinard, ... il faudrait voir.

«L'Empire a achevé, consolidé la Révolution.

« Dans le monde entier, il a répandu les immortels principes de 1789.

«L'Empire a exalté la France.

« Il a libéré le monde de la servitude et de la tyrannie.

«De décider de leur sort, il a donné le droit à tous les peuples de la terre. N'oubliez pas Napoléon III l'i déaliste...»

«L'Empire... c'est la gloire,... la souveraineté populaire à son zénith,... c'est...»

— «La destruction de plus de quinze siècles d'efforts, de peine, de richesse, de culture, répondit Planier.

«Ne le penses-tu pas, Lafon?..»

«Pour de folles sonneries de clairon, d'assourdissants roulements de tambour...: des dizaines et des dizaines d'années de toutes les misères pour la France.»

Les lèvres serrées, le républicain-libéral regarda son interlocuteur. A première vue, on l'eut pris pour timide. Pourtant, il avait une volonté d'acier. Un acier bien trempé; de ceux dont on fait les plus fines lames et les plus délicats objets d'art. Cependant, il avait le regard très doux, des mains et des pieds de fille.

— «Voyons, dit-il, n'avons-nous pas, — servant tous les quatre sous le drapeau de la Croix de Lorraine, — tacitement conclu de remiser tout cet attirail de grand Guignol.

«Est-ce que je vous assourdis en vous débitant sans fin: je suis libéral. Je suis libéral...»

« Ce qui, ma foi, signifie: Je suis démocrate.

...« Nous luttons pour... la démocratie universelle.»

— «Gratuite et obligatoire, gouailla Planier.

— Minute, interrompit Pleinard, d'accord avec les deux autres.

«On discute. On ne se moque pas.

«L'esprit,... l'ironie,... abandonne ça à ton vieux. Nous, on en a maré des professeurs, des diplômés...»

...« Même que ceux d'Hitlérie ont fait un joli boulo sur la jeunesse...»

«Pauvres de nous!... ne le rectifions-nous pas à coups de balles, de baïonnettes et de tout le fourbi de «prêt et bail»...»

Alors, Audigné semblant se parler à lui-même s'adressa à tous:

— «Ca, il n'y a pas à dire, cette fois-ci, nous ne serons plus gourés par des incapables, des irresponsables, des traîtres.

«Du pour et du contre, nous sommes, — nous serons conscients.

«Le tout est que nous ayons un Chef. Un vrai.

Où le prendrons-nous?

«Pas entre les premiers venus: encore des politiques, des arrivistes, des conducteurs de plébéïens tout au plus bons à fomenter d'autres guerres et précipiter notre bon peuple en de plus effroyables massacres.

«Alors... alors, il n'en est qu'un possible: le digne héritier du trône de nos rois.»

Devant l'énervement croissant des deux autres, de Lafon lança avec fermeté:

— «Nous ne sommes hélas! pas dans une réunion électorale. Laissez-le exprimer ses opinions.

«C'est son droit. Nous sommes libres. Il l'est, lui aussi.

«N'oubliez pas que nous nous sommes, de notre plein gré, engagés à servir sous les couleurs de la France Libre.

« Nous luttons, — Nous mourrons peut-être, — pour libérer la France et le monde de la servitude. La meilleure preuve d'être des français de la France Combattante n'est-elle pas de nous accorder et de respecter entre nous le droit d'exprimer nos idées... notre foi... »

— « Et si elles sont fausses? jeta Pleiniard emballé par le feu de la discussion.

— « Ecoute d'abord Roger. Après, il sera toujours temps de discuter et de s'entendre.

« Ecoute-le en homme, non plus en partisan aveuglé ».

— « C'est ça, acquiesça le jeune royaliste — Au moins un soir, — libre à vous de me contredire ensuite, — laissez-moi parler ».

Se disant, il tira de son portefeuille un vieux papier couvert d'une écriture légère, féminine... tracée semblait-il d'une encre jaunissante.

— « Ceci, ponctua-t-il, m'a été donné par la filleule de la trisaïeule de ma mère.

— « Mince! s'exclama Pleiniard, tu remontes loin, toi.

— « Je vous ai priés... intervint de Lafon...

— « Compris, mon pote. Vas-y, Roger. Je suis sûr que c'est une lettre d'amour en souffrance depuis plus de cent ans. »

Le visage de Roger s'empourpra. Imperceptiblement, ses lèvres tremblèrent. Pour un peu, il aurait replié son papier.

Tenant bon, d'un signe de main protecteur, de Lafon arrêta les plaisanteries, les rires annonciateurs de plus graves manifestations.

Fort d'être épaulé au bon moment, le royaliste en herbe reprit:

— « Pas de blagues. Il ne s'agit pas d'amour, ... de roman, ni de romance.

« Il s'agit de Madame Elisabeth soeur de notre roi Louis XVI. Prisonnière au Temple, ayant déjà selon sa propre expression, « donné dans le ciel la main à la résignation », elle composa cette prière. Ceux de ma famille l'ont toujours portée sur eux au temps du malheur, ... au temps de l'espoir ».

Devant le silence attentif de ses compagnons, il lut:

— « Que m'arrivera-t-il aujourd'hui, ô mon Dieu? Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est qu'il ne m'arrivera rien que vous n'avez prévu, réglé, voulu et ordonné de toute éternité. Cela me suffit. J'adore vos desseins éternels et impénétrables; je m'y soumetts de tout mon cœur pour l'amour de vous. Je veux tout, j'accepte tout, je vous fais un sacrifice de tout, et j'unis mon sacrifice à celui de mon Sauveur. Je vous demande en son nom, et par ses mérites infinis, la patience dans mes peines et la parfaite soumission qui vous est dû pour tout ce que vous voulez et permettez ».

— « Amen! soupira Pleiniard. Tu vas nous dégoïser un prêche.

« Ta lettre... Ta lettre..., n'importe quelle sainte femme aurait pu l'écrire ».

— « Une prière, rectifia Planier.

— « Si tu y tiens, oui, une prière.

« Eh bien, les Soeurs de Saint Vincent de Paul qui nous ont soignés au Caire, auraient-elles aussi, pu la composer. Tout, de leur personne, ne la récitait-il pas à toute heure... Cependant... »

— « Ah! Ah!... triompha le royaliste. C'est là que je voulais en venir.

« Madame Elisabeth était une Fille de France. Comme tous nos rois, — elle était des nôtres: de notre tradition, près de nos besoins, ... de notre cœur. »

— « Avec ça, elle était fille de Joseph de Saxe, — une française, n'est-ce pas? interrompit le radical-socialiste.

— « Pas de racisme, continua Audigné. Je veux dire... »

— « Tu ne dis rien. Simplement, avoue que tu te plais, tu te complais dans toutes les jolies du passé.

« Ce que tu aimes et qui te monte au cerveau, corrigea Planier, c'est la noblesse morale, la grandeur de caractère, l'héroïsme.

« De là à nous doter d'un roi... tu n'y penses pas... »

— « J'y pense... je... »

— « Assez, trancha de Lafon.

Surpris, les trois champions de la politique le regardèrent... Ils ne l'avaient encore jamais si bien vu: le visage subitement aminci, durci. Celui d'un homme qui ne se rend pas. Ses yeux noisette, — de doux yeux de jeune fille, — avaient une profondeur d'abîme calme, infranchissable.

— « Assez!... répéta-t-il.

Une pause... On entendit les premières gouttes de pluie battre les carreaux des vitres, de la tente de fer...

Et, de Lafon poursuivit:

— « Ne t'y trompes pas, mon vieux. Tu es royaliste comme les amateurs d'art ancien sont artistes. Dans la vie, il ne suffit pas d'aimer ou de ne pas aimer. Il faut réfléchir. Il faut comprendre.

« Quant à toi, dit-il, fixant Pleiniard, tu es ivre de fumée, de bruit, de soleil... de lumière... Freine... Freine. Ne te laisse pas empaumer par l'apparence trompeuse. Raisonne... Raisonne un peu, voyons... »

« A toi, Planier, je n'ai rien à dire... La République... ce n'est ni toi, ni vous, ni moi qui, basement, lâchement, l'avons poignardée dans le dos... »

— « Je suis pour un roi constitutionnel, cria Audigné.

— « Il faut un chef », hurla le bonapartiste. Un chef du peuple.

— « Il faudra... ce qu'il faudra. Remisez vos rêves à plus tard.

« Ce qu'il faut, — et nous ne vivons que dans cette unique raison, — c'est chasser les Allemands de France et de tous les pays asservis à la croix de gibet.

Dans ce but, nous avons tout quitté faisant le sacrifice de notre jeunesse, de notre vie, prononça fermement de Lafon.

« Allez-vous encore faire le jeu de l'ennemi en vous divisant avant que ne sonne l'heure de la séparation... »

« N'est-ce pas assez qu'il ait semé la discorde et la haine à un tel point que: toi, Planier, tu ne sois plus sûr de revoir ton Paris; toi, Audigné, ton Auvergne; toi, Pleiniard, tes oliveraies; et moi... mon pauvre pigeonnier abandonné. »

Rythmé par la pluie lourde, un long silence fit suite à ces paroles.

Prêt à la lutte âpre, chacun se sentait néanmoins remué, troublé. Bien plus: tendrement ému au plus profond de lui-même par le souvenir du lointain pays natal.

Tout en regardant celui qui pouvait devenir l'adversaire politique, chacun des quatre soldats de la France Combattante sentait pourtant, — sans pouvoir l'exprimer, — qu'il avait devant lui plus qu'un ami: un frère rencontré dans l'honneur du malheur, de l'espoir et de la liberté.

Que: l'ennemi, ce n'était ni le royaliste, ni le bonapartiste, ni le radical-socialiste, ni le libéral-démocrate.

L'ennemi, le vrai, — bourreau de toute libre présente et future, c'était le germano-fascisme. Empoisonneur d'abord, puis, malgré ses hypocrites promesses, — destructeur du genre humain représenté par la France première libératrice et instructrice de l'humanité.

C'est pourquoi, tandis que de Lafon ajoutait:

— « Au diable la politique... Tous Français... Tous unis! » ils se regardèrent souriants.

Sans s'en apercevoir, chacun tendait fraternellement à l'autre son paquet de cigarettes.

Car, l'autre... ce n'était plus un adversaire.

C'était un Français... comme lui.

Un Français qui ne voulait que le salut et, — dans l'union, — la libération de la France.

Beyrouth 16 et 27 Octobre 1942.

JEANNE MARQUES D'ENTRAYGUES

TROIS ILES

Parlant des doctrines qui ont tout à tour dirigé les activités économiques de son pays, depuis la préparation des Grandes Découvertes, l'éminent essayiste portugais M. Antonio Sergio croit reconnaître deux courants antagonistes, l'un aristocratique et agraire, essentiellement statique, incarnant la politique de fixation; l'autre bourgeois et mercantile, virtuellement dynamique et incarnant la politique de transport. Lorsque Camoens, dans ses «Lusiades», nous montre le Vieillard éclatant en imprécations sur les bords du Tage, au départ des flottes de Vasco de Gama, c'est la doctrine de fixation, et de mise en valeur du sol métropolitain qui s'exprime par sa voix, et cette voix dénonce les périls de la politique d'aventures coloniales. Or, ce sont les Croisades qui ont inauguré dans le monde européen cette politique, que le Portugal, et à sa suite la Hollande, l'Angleterre, la France n'ont fait que reprendre et développer. Il est assez piquant, au surplus, de constater que la croisade de 1204, qui devait aboutir à la fondation de l'Empire latin de Constantinople, au partage de la Grèce et des Iles et à la constitution de fiefs à la mode franque dans une partie des territoires helléniques, ceux-là, précisément qui pouvait offrir de substantielles ressources agricoles, fit marcher d'accord pour la conquête deux groupes d'alliés aux points de vue nettement divergents. La politique de fixation guida les Francs dans leurs rapines et dans leur installation sur le sol étranger qu'ils couvrirent de châteaux-forts destinés à surveiller de riches vallées. Venise dont les destins ne pouvaient être que mercantiles, s'appropriant sans hésiter tout ce qui pouvait avoir valeur d'expansion commerciale: les Iles, les ports.

Pendant que Beudoïn de Flandre s'asseyait sur le trône de Byzance, et que Villehardouïn s'attribuait une partie du Péloponèse, Boniface de Montferrat voyait tomber dans son lot la Thessalie et la Crète. La Thessalie, terre à blé, lui parut d'excellente prise, mais il renonça facilement à la Crète abrupte, et il la céda bientôt à Venise, dont toute la politique devait tendre par la suite à supplanter les chevaliers partout où ils se trouveraient momentanément en difficulté. Ah! Venise eut un flair admirable! Elle devint rapidement la maîtresse des échanges entre l'Orient et l'Occident, la dominatrice des grandes routes commerciales du monde, et son hégémonie dura jusqu'au jour où les flottes de Portugal découvrirent un nouveau chemin vers les Indes par le Cap de Bonne Espérance. Des routes vénitiennes Candie était la clef, et c'est ce que, trois mille ans auparavant, les fondateurs de la dynastie minoenne, dont la capitale était à Cnossos, avaient deviné. Ces Rois des Iles étaient des rois de commerce, et il est possible que leurs flottes protohistoriques soient allées beaucoup plus loin, au long des rivages d'Europe, d'Asie et d'Afrique, que nous ne sommes enclins à supposer. Bien audacieuses peut-être furent les pensées qui m'assaillirent tout à coup, devant l'image du Taureau sacré, qu'un artiste ancien a peint à la détrempe sur l'une des murailles du palais ruiné de Cnossos. Trois personnages, dont la silhouette étroitement serrée à la taille par une large ceinture rappelle celle de nos Basques actuels, sont figurés avec lui sur le même panneau. L'un esquive de côté l'assaut des cornes pointues et recourbées. Le second exécute un saut périlleux sur le dos de l'animal. Le troisième s'apprête à recevoir du côté de la croupe l'audacieux gymnaste. Et j'ai songé tout de suite à un spectacle rituel dont nos courses landaises auraient gardé le souvenir, sans l'adultère de façon sanglante, comme il est arrivé en Espagne. J'ai songé à la diffusion de ce culte du Taureau, que l'on dit être venu de l'Atlantide et que l'on retrouve aussi bien en Irlande qu'en Perse, avec Mithra, partout où des populations, dont les tribus portent dans leur nom le radical «Ibr, Hébr ou Ber, Iber», ont pu se répandre des

Hébrides et d'Hibernie en Ibérie et en Berbérie. Et il y eut dans le passé des Ibères jusque sur les versants méridionaux du Caucase. J'imaginai tout de suite que la Crète où régna le culte de la Grande Déesse, symbole de prérogatives féminines dont on retrouve les traces dans le matriarcat séculaire des peuples ibériques, dut avoir affaire, dans ses origines, avec les fils d'Atlas et les sectateurs de Poseïdon, dieu lybien et prince des Atlantes. Avant les découvertes du Dr. Evans, l'on était porté à regarder le personnage de Mino et les demi-dieux grecs comme absolument légendaires et sans réalité historique. Les points de vue ont notablement changé depuis lors. D'autres découvertes viendront sans doute s'ajouter à celles d'hier, et il nous apparaîtra que les Titans eux-mêmes ont existé.

En Crète, une distance de quelques lieues oblige l'esprit à franchir des siècles, et les moindres objets retrouvés dans le sol, les moindres murailles anciennes font prendre le galop à l'imagination. Que ne racontent point les lions de la Place Morosini à Candie et ceux que Venise fit également sculpter sur les monumentales fortifications du port! Venise devait abandonner l'île aux Turcs en 1669, et elle s'y était si bien installée que toute une littérature en dialecte crétois comprenant mystères, drames et pastorales sur le modèle italien, y était en pleine floraison. Une épopée chevaleresque, d'une donnée parfaitement originale, venait même d'y éclore, où le Crétois Vincent Cornaro reprenait sur le mode hellénique le thème de l'«Epreuve d'amour» cher à nos trouvères de la Table-Ronde. Le manuscrit du poème, emporté à Zante par les réfugiés candiotes, fut imprimé pour la première fois à Venise en 1715, puis réédité depuis lors un nombre considérable de fois sous forme de volumes de colportage à l'usage de la mer Egée.

La première édition critique du poème a paru en 1915 par les soins de M. Xanthoudidis, éphore des Antiquités à Candie, dont ce fut l'oeuvre maîtresse. Sur un canevas de fantaisie sont peintes de façon fort pittoresque, à travers le poème les moeurs de l'île, et c'est ce qui donne un charme indéniable à la lecture de l'Érotocritos. Quelques-uns, et il ne me déplaisait pas de me dire que ce poème, tout imprégné d'italianisme et pourtant si grec d'inspiration, reposait sur une pensée mystique de France, celle du salut par le sacrifice; car les Celtes ont été les créateurs des idées morales sur lesquelles ont été édifiées les sociétés d'Europe et, parmi ces idées, celles d'honneur tiennent la première place.

Ces réflexions devaient me conduire jusqu'à Chypre, que la dynastie française des Lusignan couvrit d'abbayes, d'églises gothiques et de cathédrales. Ah! en vérité, mon coeur ballit de façon singulière, lorsque dans le soleil du matin, à l'horizon d'orient, j'aperçus baignée de lumière dorée la silhouette rose et mauve de Saint Nicolas de Famagouste, environnée d'autres pinacles gothiques.

J'en devais admirer d'autres à Nicosie, la capitale de l'île et ailleurs, sans oublier les ruines de l'abbaye des Prémontrés à Bel-Paese. Les trois portails de Saint Nicolas rappellent ceux de Reims, et les deux cathédrales eurent, paraît-il, pour auteur le même génial architecte! Saint Nicolas, désastreusement ébréchée par le bombardement Ottoman, fut livrée au culte musulman après la conquête, et ce n'est aujourd'hui qu'une pauvre mosquée, que baigne une atmosphère voluptueusement saturée de parfums d'oranges. Elle voisine avec les ruines d'une église des Nestoriens et d'une chapelle des Templiers.

En vérité, les bâtisseurs de France ont été grands. L'ardeur de leur foi les poussait au chef-d'oeuvre et, à ce titre, ils poursuivaient bien la tradition illustrée, dans un autre style, par les Grecs, leurs devanciers,

héritiers de l'Égypte. Mais Venise devait, dans la possession de Chypre, succéder aux chevaliers de France, et elle eut moins souci d'églises que de remparts. Ceux de Famagouste valent ceux de Candie. La tour d'Othello s'y incruste, et tout à coup nous fait songer à Shakespeare, tandis que tout à l'heure une chanson chypriote en dialecte nous rappellera que le langage de l'île s'est abondamment imprégné de termes empruntés, non seulement au français, mais surtout à l'idiome de Venise.

Au début du quatorzième siècle, l'amiral génois Vignolo Vignoli, qui commandait à Rhodes, proposa à Foulques de Villaret, Grand-Maître des Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, de faire la conquête, des îles de la mer Egée. Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem ayant dû quitter la Palestine, s'étant établis à Chypre, et leur chapelle à Famagouste était voisine de celle des Templiers. Ils arrivèrent à Rhodes en 1308... Or, dès 1082, Byzance avait cru pouvoir céder Rhodes à Venise; mais, en 1248, Gênes s'en empara. De 1308 à 1522, date à laquelle ils durent remettre la forteresse aux Turcs après un siège inoubliable, les Moines-guerriers restèrent les maîtres de Rhodes, et en firent le rempart de la Chrétienté dans le Levant. Il n'existe nulle part au monde de bâtisse féodale qui soit mieux conservée, ni qui offre un ensemble plus imposant. Grand-Maître D'Aubusson, comme vous avez su bâtir et bâtir pour votre foi! L'Italie maîtresse peut couvrir de ses constructions modernes ce que vous avez laissé d'espace entre vos remparts et la mer; elle ne saurait contrebalancer votre grandeur qu'elle s'ingénie, du reste, à respecter, Grand Maître Villiers de l'Isle Adam, aïeul probable du génial auteur d'Axel et fils de ma chère cité de Beauvais, les tombes musulmanes que Soliman le Magnifique fit creuser au revers de la forteresse, et qui racontent, au nombre de plus de 50.000, votre héroïsme, quand vos soldats n'étaient pas plus de quatre cents, quel exemple immortel n'avez-vous pas donné, et quel trouble inexprimable m'envahissait, en foulant le sol, où vos pieds chaussés de fer se sont jadis imprimés! Obligés d'abandonner Rhodes où du côté de Lindos et non loin du tombeau de Cléobule, Saint Paul venant de Tarse pour se rendre à Rome s'était un instant reposé, comme pour y jeter en passant la divine semence, les Vaillants défenseurs de la Chrétienté se rendirent à Malte, que leur offrait Charles-Quint. Ils y devaient, quelques lustres plus tard, subir un nouveau siège, qui fut célébré à la fois en grec et en français. Sous vos ordres, Villiers de l'Isle Adam, vinrent s'enrôler deux jeunes chevaliers nés dans mon village, et peut-être même dans la maison que je continue d'habiter, mais qui, depuis leur départ, fut deux fois réédifiée sur d'anciennes fondations.

Italinisée et francisée tour à tour, comme Chypre, Rhodes n'en reste pas moins essentiellement grecque. Comme Chypre, elle aspire à suivre le destin de la Crète, leur soeur aînée c'est-à-dire à rentrer un jour dans le giron de l'Hellénisme rédimé.

Mais n'est-il pas frappant de noter que la civilisation grecque, aussi bien que la nôtre, a dû subir plusieurs fois, à intervalles plus ou moins éloignés, l'imprégnation étrangère. Achéens et Doriens ont envahi successivement la civilisation minoenne, et la Grèce classique est issue de ce mariage entre Méditerranéens et Hyperboréens. A la politique de transport succède la politique de fixation et vice-versa.

L'histoire est un perpétuel recommencement; et les périodes de sélection succèdent aux périodes de métissage, comme les époques d'esclavage à celles de liberté. Rien n'est jamais fini.

Le passant médite un instant parmi les ruines, s'efforce de mieux juger le présent, et poursuit sa route.

PHILEAS LEBESGUE

DUALITÉ

*Solitudes s'unissant dans la dualité.
Accords tacites où s'harmonise une symphonie d'affinités.*

*L'individu — toujours en éveil —
émet et transmet des ondes
et l'on domine les mondes
lorsque l'on sait découvrir la science
du silence.*

*Egoïsmes neutralisés par la dualité.
L'amour de soi-même ouvre sur un abîme
où dessèche la rose et les fleurs des vallons
et l'on comprend sa force et ses faiblesses
en écoutant sa voix résonner dans la voix intime
qui murmure à moments par simple intuition.*

*Conflits engendrés par la dualité
où viennent se heurter deux désirs, deux volontés.
Les êtres jaloux du flux qui les anime
se brûlent et se tourmentent
et de cette blessure
jaillit la flamme étrange, unique, enveloppante
qui calme la meurtrissure
et referme l'unité.*

*Souffles confondus dans la tiédeur et l'obscurité.
Incomparable cadence de la dualité
lorsque deux créatures
unies en un rythme
exaltent la lumière et le destin de vivre.
Et l'on respire alors en ces heures fugaces
le parfum d'un moment qui n'a point de déclin
et l'on songe à ces nuits sans contrainte
où l'esprit aiguisé divague à l'infini.*

*Dynamismes conjugués par un élan commun de la
dualité.
Systèmes en fonction agissant en accord avec la
nature.*

*Les corps en mouvement pareils à la machine
parviennent à la perfection.
Mais cette vie des corps qui n'a point de limites
dépasse notre entendement
et nous cherchons en vain
le secret
qui nous assujettit à l'éternel humain.*

*Permanences de la dualité
quand le passé s'anime en faisant entrevoir
l'espoir du lendemain.*

*Au soleil matinal — dans le jardin
au bord de la margelle ou près de la clairière —
l'aspect imperceptible, équivoque et mutin
disparaît dans un fonds de lumière.*

*Sous le ciel de midi — moments de lassitude —
un murmure léger de mots
règne dans la plénitude du repos.*

*Dans le déclin du jour — la brise en effleurant les ta-
maris et le poivrier*

*verse dans la maison déserte
les échos de la mer et le calme du soir —
à cette heure s'immisce une ombre
qui vient avec persistance animer la pénombre.*

*Et lorsqu'au fonds de la nuit, inconscient, on se
laisse glisser
vers ce monde incompris où règne la narcose du sou-
venir*

*on perçoit dans l'incohérence du désir
la présence de la dualité.* GASTON ZANANIRI

Pourquoi se plaignent-ils des bombardements ?

LA DESTRUCTION DU PARTHENON

Si le télégraphe, le radiophone et surtout des journaux quotidiens avaient existé en ce temps-là, le monde eût appris avec horreur que, dans la patrie des arts et des lettres, un général, appartenant, à un Etat où la civilisation s'était épanouie sous ses plus nobles formes, Francesco Morosini, commandant des forces de la République de Venise — commettant un sacrilège sans pareil dans l'histoire — avait détruit le plus beau monument de l'art, le Parthénon. Mais, en 1687, il n'y avait ni chemins de fer, ni télégraphe, ni radio, ni presse pareille à la nôtre et surtout le culte des antiquités n'était pas développé chez les peuples comme il l'est heureusement aujourd'hui.

1687, année maudite ! La peste, fléau alors universel, ravageait la Grèce entière. Et, autre calamité : Morosini qui s'était mis en campagne dans le dessein de conquérir la Grèce et de briser la puissance turque, très forte alors en Méditerranée. Son plan réussit à merveille. Il avait déjà conquis les citadelles de Patras, Khlémoutsi, Rion, Naupacte, Corinthe. Les Ottomans pris de panique, évacuaient le Péloponnèse. Les Armatoles, avec les évêques de la Vieille Grèce, dans le fallacieux espoir que des chrétiens viendraient les délivrer, se révoltèrent contre la Porte. Grisé par ses rapides succès Morosini mit le siège devant Athènes pour couronner son entreprise.

* * *

La nuit du 9 septembre 1687, sa flotte fait son apparition au Pirée. Le matin, son général, Koenigsmark débarque des troupes. Les Turcs à la vue des forces vénitiennes s'étaient retirés et fortifiés dans l'Acropole, le Kastro, comme la nommaient les Turcs. Les chrétiens de la ville, espérant que les chrétiens de Venise venaient les délivrer envoyèrent tout joyeux une grande députation au Pirée : l'évêque Iacovos suivi de tout le clergé et de notables, les frères Gasparis, Spyridon Péroulis et le savant Bénéldis. La députation se présenta à Morosini, lui promit toute l'aide possible de la part de la population d'Athènes dans le cas où par une rapide attaque brusquée, il parviendrait, à entrer dans la ville et à protéger ainsi les Athéniens contre les violences des troupes ottomanes enfermées dans l'Acropole. Mais Morosini ne tenait à prendre l'Acropole qu'afin de pouvoir, assurant ses derrières, se lancer à la conquête de l'Eubée et de la Grèce continentale. Les troupes avancèrent donc en partant du Pirée. Un corps occupa cette ville pour préserver la population d'un massacre, tandis que les autres se dirigeaient vers l'Acropole, protégés par l'épaisse forêt d'oliviers qui couvrait alors la plaine depuis le Pirée jusqu'à Athènes. En même temps, Morosini envoya à l'Acropole un héraut porteur d'un ultimatum exigeant la reddition de la forteresse. Les Ottomans renvoyèrent l'émissaire de Morosini avec mépris et un siège en règle commença.

Deux batteries furent dressées : l'une de 15 canons sur la colline des Muses, pour forcer l'entrée des Propylées pendant que l'autre, composée de huit canons, tirait de la colline de la Pnyx contre les batteries turques qui se trouvaient sur les flancs de la colli-

ne. Des bouches à feu isolées furent placées aussi sur différents points stratégiques.

Pourtant, en dépit de l'adresse des artilleurs vénitiens la reddition se faisait attendre. Enfin Koenigsmark apprit par un transfuge que les Ottomans avaient rassemblé toutes leurs munitions dans le Parthénon. Révélation importante et atroce, car elle fut la condamnation à mort du chef-d'oeuvre. L'officier suédois n'hésita pas un instant à donner à ses artilleurs l'ordre de tirer sur le temple que vingt siècles avaient respecté et qui se dressait fièrement, tel que le montre un dessin exécuté quelques années avant la catastrophe par un voyageur étranger.

L'historien vénitien Locatelli, qui accompagnait Morosini comme narrateur officiel de ses exploits, écrit que, le 17 septembre 1687 une épouvantable explosion ébranla Athènes. Une gigantesque colonne de fumée s'éleva du monument et se répandit tout autour. Quand, longtemps après, ces nuages noirs se furent dissipés, les Athéniens virent avec douleur que le Parthénon était affreusement blessé, que les Vénitiens avaient fait à son corps splendide des plaies inguérissables. L'explosion fut si violente qu'elle projeta les débris du temple de la Parthénon jusqu'au camp des assiégeants.

Les Ottomans enfermés dans la citadelle comprirent qu'ils ne pouvaient attendre aucun secours et que les armes, les munitions et les vivres qui leur restaient ne leur permettaient plus une longue résistance. Ils délibérèrent sur ce qu'ils avaient à faire. Le commandant de place venait de voir son fils tomber mort sous ses yeux, il constatait que ses hommes étaient décimés et que les munitions faisaient défaut ; il déclara qu'il ne leur restait qu'à se rendre. Une capitulation fut conclue. Le drapeau blanc de l'armistice fut hissé, bientôt remplacé par le lion ailé de Venise le 17 septembre 1687. La garnison turque descendit au Pirée conformément au traité et s'embarqua sur des navires turcs pendant que Morosini annonçait avec jactance son troième au Sénat vénitien par ces mots pompeux : « Elle est à nous Athènes, l'illustre et fameuse Athènes avec sa vaste et célèbre Cité ses splendides monuments auxquels se rattachent tant de souvenirs d'histoire et de science ».

Lorsqu'on apprit en Occident la destruction du Parthénon, malgré l'ignorance et l'indifférence de ce temps pour les monuments de l'antiquité, il y eut des savants qui protestèrent contre ce forfait. Plus tard quand l'archéologie devint une science et que les monuments furent considérés comme sacrés et inviolables des auteurs vénitiens ont essayé de justifier Morosini, mais leurs arguments ne tenaient pas debout. Plusieurs ont soutenu que si Morosini avait vécu à notre époque, où l'on connaît la valeur des anciens monuments, il n'aurait pas commis cette profanation. Mais à cet argument répond Morosini lui-même par la manière dont il annonça sa victoire au Sénat de Venise, comme on l'a vu plus haut. Ses propres paroles prouvent sa connaissance de la valeur des monuments et par conséquent c'est en connaissance de cause qu'il a détruit le Parthénon. D'autres

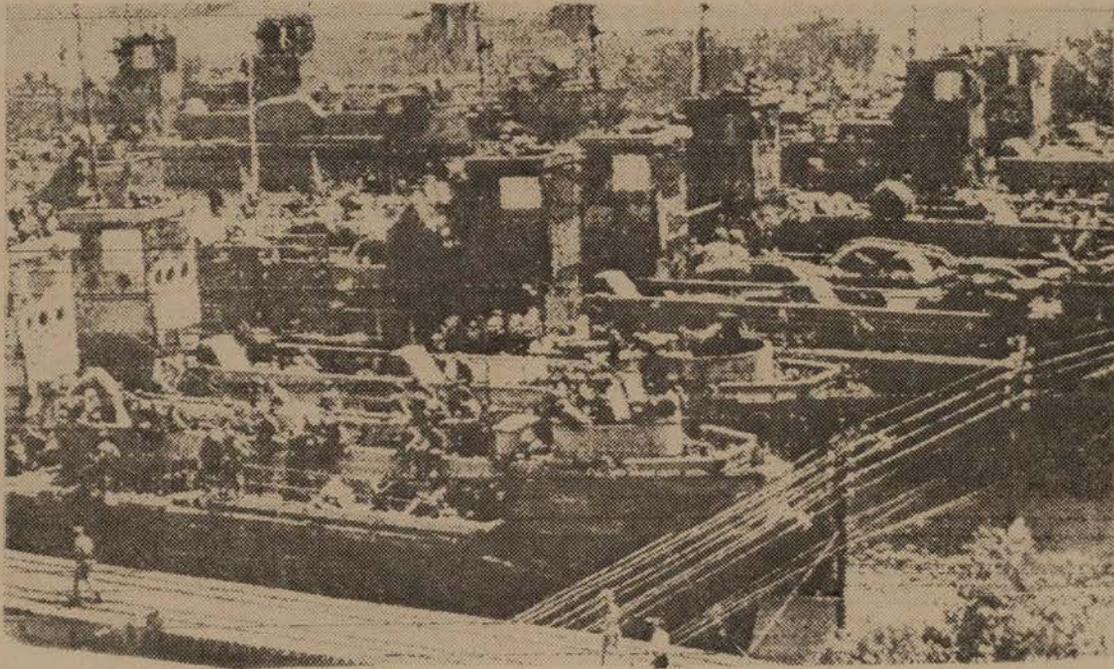
ont soutenu que Koenigsmark a tiré par erreur contre le Parthénon, que la bombe funeste avait dévié lorsqu'elle tomba dans le sanctuaire. Cela serait plus vraisemblable, bien que le fait que Koenigsmark savait que le Parthénon servait de poudrière nous rende hésitant sur la valeur de cette version. Ces faits pourraient peut-être atténuer la responsabilité

de Morosini mais sans lui éviter la malédiction du monde civilisé. Car si les Venitiens reconnaissants lui ont érigé une statue et lui ont donné le titre de «Peloponesiaco» l'histoire l'a flétri comme un assassin du Beau, émule des Vandales.

COSTAS KEROFILAS

Sic Transit...

TROIS ASPECTS DU DEBARQUEMENT ALLIÉ EN SICILE OU L'EFFONDREMENT DE L'IMPERO



*La formidable flotte d'invasion réunie dans les ports de l'Algérie
Soldats alliés débarquant en Sicile*



Nouvelle Néo-Grecque

LOIN DU MONDE

(suite* et fin)

par D. Voutyras

L'été était venu. Le soleil brillait éblouissant, et les fleurs comme la verdure s'étaient fanées. Tout était devenu sec, et, ici et là, on voyait l'herbe jaunie ou les rochers nus. Tout était détruit, il n'y avait plus rien de beau, tout était desséché, flétri; et en haut se tenait le soleil, un soleil pareil à la gueule d'une fournaise immense, qui versait des flammes sur la terre.

Avec l'été et les chaleurs, les occupations de mon père, qui allaient tant bien que mal, s'arrêtèrent. Les gens qui possédaient quelque chose, tout comme ceux qui travaillaient, partirent pour la campagne ou pour les plages. Il n'était pour ainsi dire resté que les pauvres gens. Et nous avons été dans l'obligation de dépenser le peu que nous avions au début. Mon père se chagrinait. Nous faisons des économies autant que nous le pouvions. Et quand arriva le temps du raisin, nous nous en contentions comme nourriture.

Nos voisins aussi faisaient comme nous; ils ne mangeaient que des raisins. Et à chaque instant nous entendions, ou c'était ma mère qui entendait, Madame Torgoudis disant:

— Mais ils étaient si savoureux!

— Quand vous pensez, disait mon père, qu'ils sont là avec de l'argent, qu'ils ont de la fortune... Et qu'ils n'ont pas d'enfants! Ils laisseront leur fortune à des parents, ce sont les autres qui s'en réjouiront et la mangeront.

En parlant d'eux nous passions ainsi quelques moments; mais mon père était continuellement pensif.

— Quand on pense comme nous étions bien là bas!

— Le maudit! Que le Dieu le retrouve, dit ma mère avec animosité.

— Mon père, comme s'il ne l'avait pas entendu, continuait:

— Nous étions si bien, nous avions tout ce qu'il nous fallait, Nous ne manquions de rien! Et nous trouver maintenant dans cette solitude, réduits à mendier notre pain... Nous étions si bien là bas, infiniment bien...

— Ah! Pussions nous y retourner encore! disaient les deux petites d'une voix suppliants, pourquoi en sommes nous partis?

Et les jours d'été passaient très tristes.

Un soir cependant, mon père apporta un coq noir dont un de ses clients lui avait fait cadeau. Quelle joie nous avons tous ressentie, quand, de grand matin au lever du jour, nous l'avons entendu chanter, à moi, il me sembla que le bonheur commençait à luire, que cette voix là était comme un appel à la joie, qu'elle chassait la solitude et apportait la vie.

Comment aurions nous pu l'égorger!... Nous l'avons attaché par la patte avec un long chiffon à un pied de cassis (1) et nous l'avons laissé se promener.

Quand il criait ou qu'il chantait, nous disions:

— Ecoutez le! A-t-il aussi une belle voix...

Mon père continuait à rester perplexe.

Septembre était arrivé et une forte chaleur persistait.

Je regardais continuellement le ciel. Comme j'aurais voulu voir des nuages, ou voir arriver un hiver inattendu...

Mais voilà qu'une nuit, il y eut des nuages dans le ciel. J'étais sorti dans la cour pour lâcher de l'eau et je les voyais qui se répandaient dans le ciel, tandis que la lune courait et roulait au milieu d'eux...

Le lendemain matin, il tomba des gouttes d'eau. Toute la terre sentait, embaumait, comme si elle soupirait de plaisir, en recevant cette fraîcheur qui tom-

bait sur elle et qui remplissait l'air de son parfum.

Mais après ces gouttes d'eau, la pluie tomba comme un déluge, accompagnée de la foudre et de coups de tonnerre effrayants. Les eaux descendaient des hauteurs, accouraient de mille endroits, pour tomber dans les petits torrents, s'y précipitant avec un bruit terrible, coulaient dans les coupures du terrain, fouguesuses, rougeâtres, écumantes...

Le mugissement du torrent me rappelait la mer en furie, la mer que nous entendions là bas dans notre pays quand il y avait tempête...

Cette pluie avait commencé dans l'après midi et nous étions inquiets de notre père. Comment reviendrait-il si cette pluie persistait. Mais elle ne dura pas longtemps et le soleil reparut brillant au milieu des nuages. Le temps cependant s'était rafraîchi.

— Ah! Disait ma mère, cette sale chaleur est partie. Maintenant le monde va rentrer en ville...

Cet après midi là, après la pluie, Madame Torgoudis nous envoya un cadeau. Un petit chat au poil rayé. Mariette, sa jeune servante, nous l'apporta. Elle avait dû passer par le pont pour venir. Nous lui avons fait très bon accueil.

Et ainsi, après le grillon qui chantait dans notre jardin et qui avait disparu subitement, nous avions le petit chat et le coq.

Et l'hiver arriva. Là bas aux alentours tout avait reverdi et les eaux s'étendaient partout. Les petits torrents étaient devenus plus grands, plus profonds, des blocs de terre tombaient de leurs bords. Et d'autres petits torrents, des coupures avaient tendance à se créer, qui, si on les laissait faire, interdiraient l'accès de la maison dans quelques années.

La maison tremblait, mugissait toute entière au souffle du vent, du sauvage vent du nord. Oh! Oh! Quand il commençait!... Qu'est-ce que c'était alors!... On aurait dit que l'Aquilon dansait et chantait en cet endroit.

Si je commençais à lire dans mes livres ou à écrire ce qui m'était arrivé, je les abandonnais pour écouter la voix du vent. Il n'y en avait pas qu'une, il y en avait aussi une autre plus basse, une plus grave, qui répétait le même chant ou le même air sur un ton différent. On entendait une sorte de sifflement étrange, mais très réussi. On aurait dit que Monsieur l'Aquilon n'était pas seul, mais qu'il avait aussi avec lui Madame l'Aquilon et qu'ils chantaient là dans la solitude leurs chants d'amour. Mais avec quelle musique!... Le maître de chant de notre école, le sieur Balti n'aurait pu soutenir la comparaison.

La nuit maintenant le chant des grillons ne montait plus du torrent. C'était le silence. Quelquefois seulement on entendait le murmure sauvage de l'eau qui courait, qui roulait en descendant avec force.

Et combien la nuit était noire. Partout l'obscurité sans la plus petite lumière et au dessus les nuages qui nous cachaient la lumière des astres.

Quand j'allais fermer les persiennes de la fenêtre, je trouvais très souvent dehors une obscurité semblable, profonde, épaisse et un instant, il me semblait que si j'avais voulu m'avancer un peu dehors, je me serais heurté à cette obscurité comme à quelque chose de solide.

Et comme j'aurais voulu de la lumière. Je regardais dans la direction des Torgoudis, pour voir si la lumière brillait à leur fenêtre et quand je la voyais, j'en ressentais quelque consolation.

(1) La Cassis ou le cassier, nom vulgaire de l'acacia de Farnèse, arbuste produisant une fleur très odoriférante.

(*) voir notre numéro de Juin, 1943.

Très souvent le soir, assis dans la cuisine, près du fourneau potager où la marmite bouillait, je regardais sous la grille dans l'endroit où tombe la cendre qui répandait une vive lumière. Et je m'imaginai être dans un magasin ou une maison bien éclairée où de nombreux invités s'amusaient. Quel bonheur...

Que n'aurais-je pas fait pour retenir mes parents, les empêcher d'aller dormir de bonne heure et pour laisser la lumière allumée.

— Allons! Allons! Au lit... Disait mon père.

Et il verrouillait soigneusement les portes, les assujettissant, car nous avions la crainte de recevoir la visite de quelques voleurs.

— C'est par crainte des voleurs! Disait mon père, consolidant avec soin les portes au moyen de différentes choses.

J'étais ennuyé de me promener, je ne ressentais plus le même plaisir à courir maintenant dehors. Même quand il faisait beau, que le soleil brillait sans un souffle de vent, je sortais rarement si je n'avais pas quelque chose à faire.

Maintenant Madame Torgoudis et ma mère se voient rarement. Le torrent était rempli d'eau et les en empêchait. On ne pouvait maintenant passer que par le pont et la route était longue, remplie de mares d'eau, de trous, de joncs et de grandes herbes sauvages. Cela demandait de la peine et de l'attention.

Je restais donc moi aussi à la maison. La plupart du temps? je lisais ou j'écrivais. Ma mère et mes petites soeurs se tenaient près de la fenêtre et s'amusaient avec le petit chat, qui monté sur une petite table placée près de la fenêtre, s'efforçait de prendre pour les manger les mouches à moitié mortes de froid qui venaient à la fenêtre chercher le soleil.

— Koutroula, comme nous l'appelions, était devenu un petit chat très éveillé; mais aussi de quels soins nous l'entourions! Il aimait à monter sur les épaules, principalement sur celles de ma mère. Quand il était monté là, il y restait et si elle se levait, il demeurait impassible et immobile.

Il aurait aimé beaucoup aller près du coq, qui était attaché à la cassie et, perché sur une pierre, il restait des heures à le regarder.

Mais un jour qu'il pleuvait, nous avons oublié le coq dehors. Le malheureux resta exposé au vent du Nord et à une forte pluie, un véritable déluge. Et comme il était attaché, il ne pouvait ni s'en aller ni se cacher.

Le lendemain, nous l'avons trouvé la queue basse, ramassé sur lui-même et malade. Et il fallut l'égorger. Fini le coq... Nous en avons eu beaucoup de chagrin; mais que pouvions nous faire, il allait crever. Ce n'est pas moi qui l'ai égorgé, ni mon père qui n'était pas là, mais la petite servante de Madame Torgoudis que j'avais été appeler. Pour moi, j'en ai eu du chagrin plus que les autres et quand je voyais de chiffon, avec lequel il était attaché, qui était resté à la cassie, je sentais mes yeux se remplir de larmes. Et cependant, j'en ai mangé tout comme les autres.

Le petit chat ce jour-là faillit crever d'indigestion causée par les tripes et les boyaux de son ami qu'il avait mangés. Il était ensuite tombé dans un profond sommeil, pour digérer sans doute.

Et ainsi finit le coq, notre compagnon et son chant qui donnait de la vie à la maison.

Un jour après une pluie, je me suis rappelé aussi un autre ami à moi, qui avait disparu ou nous avait quittés.

— Vous vous rappelez, leur disais-je, le grillon que nous avions cet été? Qu'est-il devenu maintenant?

Nous n'avions plus que le petit chat, mais lui aussi attrapa quelque chose peu de jours après.

Un après-midi que je rentrais à la maison après quelque ouvrage, je trouvais ma mère et mes petites soeurs dans la cour; elles étaient désolées. C'était par une belle journée où le soleil brillait très clair.

— Notre petit chat s'en va... Il va crever, me dit ma mère.

— Pourquoi?

— Il a vomé et a rendu des petits vers longs et minces comme des ficelles; et l'on dit que, quand ils vomissent ainsi des petits vers, ils crevent. Le voilà...

Je le vis au pied d'un petit arbre, ramassé et aussi changé que s'il avait été malade depuis quelque temps. Quand on le prenait un moment dans les bras et qu'on le reposait à terre, ses pattes de derrière s'entremêlaient en marchant.

Nous avons fait tout ce qu'il était possible de faire pour le sauver. Et quand mon père arriva, il nous donna lui aussi ses conseils. Après, nous l'avons enveloppé et l'avons placé sur une malle avec des bouteilles d'eau chaude, dans la chambre des filles.

Moi, je n'avais pas envisagé de dormir ce soir-là et je suis resté des heures éveillé dans mon lit. La nuit était tranquille; il n'y avait pas de vent.

Tout-à-coup, au milieu du silence, j'ai entendu la voix du chat qui miaulait très fort. Mais quelle voix il avait! On aurait dit une plainte, une lamentation...

J'ai entendu ma mère demander tout haut.

— C'est le petit chat?

— Oui! Lui ont répondu mes deux petites soeurs, il s'est levé.

La lamentation du chat cessa. Les petites, comme le leur avait dit leur mère, l'avaient enveloppé de nouveau et remis à sa place.

Le silence régna.

Un petit lampion qui brûlait dans la chambre de mes soeurs s'éteignit.

Tout était dans l'obscurité.

J'allais m'endormir, quand un gémissement semblable à celui d'un homme me fit sursauter et alors c'est moi qui ai demandé:

— Mais qu'est cela?

Les petites qui elles aussi ne dormaient pas m'ont répondu:

— Le petit chat...

Quelques instants s'écoulèrent, puis un autre gémissement. Mais comme il était semblable à celui d'un homme! Un silence. Un petit gémissement, celui-là comme une plainte, puis plus rien. Je suis resté à écouter. Le silence, la tranquillité.

Le matin nous l'avons trouvé mort, tout raide, encore enveloppé dans un petit manteau vert appartenant à l'aînée de mes petites soeurs.

Le soleil frappait sur la fenêtre et s'étendait sur le marbre.

C'en est fini aussi de Koutroula. Il ne montera plus sur la fenêtre, quand le soleil brillait par un beau jour, pour s'installer à cette bonne place qu'il aimait tant, ni sur la petite table pour chasser les mouches qui venaient aux carreaux de la fenêtre. Il ne verra plus le jardin ni les petites filles qu'il attendait et vers lesquelles il courait en miaulant, ni sa maîtresse qui l'enveloppait dans son châle, quand il avait froid; il ne montera plus non plus sur son cou ou son épaule quand elle travaillera.

Les petites filles pleurent sa perte et, sur la table, brille une bougie de cire qu'elles ont allumée pour son âme.

Dans la maison maintenant, nous n'avons plus ni le grillon ni le coq ni le petit chat. Mes petites soeurs pleuraient ce dernier quand elles se le rappelaient.

Par contre, dans la maison de Torgoudis, les animaux augmentaient. Monsieur Kostas? l'ami de Tor-

goudis, lui avait fait cadeau de huit poulettes et d'un coq.

Un vrai bonheur, car peu de temps après, elles commencèrent à pondre. Mais Madame Torgoudis était envahie par les soucis et les inquiétudes, qui lui étaient arrivés en même temps que ce bonheur. Elle craignait qu'on ne les lui vole, qu'elles ne sortent du jardin qu'elles avaient mis sens dessus dessous avec leurs pattes. Et à chaque instant Madame Torgoudis se précipitait dehors à la porte et comptait.

— Une, deux... Qu'est devenue cette petite noire? Ah! La voilà! Oh! Mon sang n'a fait qu'un tour!...

Un après midi, sa petite servante vint en courant nous dire qu'une des poulettes avait pondu, elle avait fait un oeuf.

Après cela, la petite servante nous dit quelque chose qui nous intéressait bien davantage. Elle nous dit qu'elle avait vu le cadavre de notre petit chat, qui était arrêté au milieu des pierres du torrent.

— Le pauvre, il ne veut pas nous quitter! Dit ma mère. Dire qu'il y a tant d'eau et elle ne peut pas l'emporter!

Et toutes y compris la petite servante sont parties pour voir le petit chat encore une fois.

Moi, je suis resté seul dans le jardin.

Je n'y ai pas été; mais je me suis imaginé comment il était et, comme s'il était là étendu au milieu des pierres, j'ai vu les raies de son poil, celles aux couleurs vives qu'il avait sous la mâchoire.

Je me rappelais aussi ses lamentations. Je n'avais dit à personne comment je me l'étais figuré, pour ne pas les chagriner. Je ne voulais pas leur dire qu'il m'avait paru pressentir sa fin, qu'il pleurait, qu'il se lamentait; parce qu'il se sentait perdu et qu'il appelait à son secours.

— Le pauvre, disais-je, personne ne s'est levé pour le secourir... C'était un petit chat.

Des moineaux criaient dans les arbres, sur le mur d'enceinte quelques uns se disputaient comme des chiens ou comme des hommes.

J'ai été vers eux et les ai forcés à fuir.

Un morceau de chiffon qui pendait encore au tronc de la cassie me rappela notre coq. Il était parti celui là aussi...

Au même instant, j'ai entendu des pas à l'entrée j'ai regardé pour voir qui c'était...

Mon père!...

Son arrivée à cet heure me parut étrange. Et j'allais en courant près de lui. Peut-être lui était-il arrivé quelque chose...

— Ou est ta mère, me demanda-t-il; elle n'est pas à la maison?

Je lui ai dit ce qui était arrivé et lui ai demandé s'il voulait que j'aille les chercher.

— Non! Non!... Laisse-les... me répondit-il et il rentra à la maison.

Je l'ai accompagné plein d'inquiétude. C'était devenu chez moi une maladie et je m'inquiétais continuellement même pour rien. Mais que pouvait-il nous être arrivé d'heureux?...

Il s'est assis près de la table et sans dire un mot, il a sorti une cigarette de son paquet et l'a allumée. Puis il a commencé à fumer sans faire plus attention à moi que si je n'étais pas là.

Il ne paraissait cependant pas troublé. Et je le connaissais bien mon père, très bien! Il y avait quelque chose, maintenant quoi? J'aurais voulu le lui demander, mais je n'osais pas; je craignais qu'il ne m'envoyât au diable. Aussi je suis resté dehors.

— Il y a quelque chose, il doit être arrivé quelque chose, mais quoi? Je réfléchissais.

Et il n'avait avec lui ni achats ni autre chose.

Heureusement j'ai entendu parler au dehors. Elles arrivaient et je les ai vues peu après entrer l'une derrière l'autre.

Avant que je n'ai eu le temps de leur dire que mon père était arrivé, elles commencèrent à me raconter que le petit chat n'était pas du tout changé, qu'il avait les pieds de devant comme quand nous l'avions enveloppé.

Je les ai alors interrompues pour leur dire que notre père était à la maison.

— Bah! Bah! Dit ma mère, en entrant à l'intérieur rapidement, qu'est-il arrivé? Il ne t'a rien dit?

— Que m'aurait-il dit à moi? Lui ai-je répondu.

Je l'ai suivis moi aussi avec les petites. Ah! maintenant. J'allais savoir...

— Comment cela? LUI demanda ma mère en entrant. Qu'est-il arrivé?

— Bah! Que peut-il arriver? Je suis venu comme cela... Mais que je te dise...

Il se leva et allant à la porte, il souffla dans son fume-cigarette et envoya sa cigarette dehors, puis:

Je vais te montrer quelque chose qui va te faire rire, dit-il à ma mère, en plongeant la main dans sa poche, d'où il tira un journal, lis moi ça ici! Il y a paraît-il un Dieu... Lis ici où j'ai marqué. On donne le nom des noyés. Je t'ai parlé il y a quelque jours de ce voilier qui est parti de là bas, de notre petit pays, pour venir ici et qui a coulé en route. Voilà leurs noms... Il y a parmi eux un nom qui t'intéresse... C'est à dire qu'il nous intéresse tous... Ah! Il y a un Dieu...

Et mon père s'est assis et a repris sa place. Ma mère lisait.

J'étais devenu tout yeux et tout oreilles.

J'ai vu ma mère faire un mouvement et dire en regardant mon père.

— Lui... Pardelis, ton cousin?...

— C'est lui, lui... Qui ça peut-il être? On donne aussi son pays natal... C'est ce monstre qui s'est noyé, il n'est plus?

— Mais qui s'est noyé, demandais-je, de qui parlez vous?

J'avais fort bien entendu et très bien compris et cependant je posais cette question.

— Mon fameux cousin, Kostas Pardelis, me répondit mon père, il s'est noyé; tu n'as pas entendu de qui nous parlions, il y a un moment!... C'est celui-là, c'est lui... Et il y a tout lieu de croire qu'il s'était mis en route pour venir nous trouver ici. Même ici, il ne pouvait pas nous laisser tranquilles. Je fais le pari que c'était ici qu'il venait... Mais il y a un Dieu! Pour avoir tardé, il ne l'a pas oublié...

Mon père maintenant croyait en Dieu, alors que quelques jours avant, il ne croyait en rien.

Puis il continua:

— Et maintenant, en route! Nous allons partir, nous aussi, de cette solitude et nous allons retourner au milieu du bonheur, là-bas, là-bas... Et tout s'arrangera et se redressera.

Ensuite ma mère dit à mon père qu'il serait bon de se renseigner et d'être sûre avant d'entreprendre le voyage, pour ne pas nous trouver dans l'embarras. Mon père lui répondit qu'il y avait songé, qu'il s'en assurait d'abord et qu'ensuite nous partirions.

A table le soir, le silence régna parmi nous. Mon père et ma mère restaient silencieux. Un instant seulement, ils ont dit quelques paroles puis ils se sont tûs.

Nous avons renvoyé les petites, parce qu'elles bavardaient, parlaient du pays où nous devons aller et rappelaient le souvenir de leurs amies. Elles sont parties dans une autre chambre et se sont installées tout au fond, là où elle était éclairée davantage par la lumière de la lune que par celle du lampion, puis elles ont commencé à chanter:

Bateau à vapeur, petit bateau à vapeur,
où vas-tu, le long du rivage...

Et il y avait, ce soir là, dehors une tranquillité, un calme, qui rappelait les soirs de printemps.

Pour moi, je regardais la maison et je la considérais avec tristesse. Je regardais chacun de ses coins, le plafond, les murs, les fenêtres et je la plaignais, elle que nous allions laisser seule et déserte. Et il me semblait la voir comme elle serait quand nous l'aurions quittée, sombre, silencieuse et vide.

Je suis resté longtemps éveillé dans mon lit. Comment aurais-je pu dormir! Je n'avais pas seulement

à penser au départ, à notre retour dans la ville où j'étais né, mais aussi à tant d'autres choses.

Certaines paroles de mon père me venaient et me revenaient surtout à l'esprit.

A table, ma mère s'était penchée à son oreille et lui avait dit tout bas quelque chose. Et il avait répondu à haute voix :

— Il aurait fallu que je sois quelque autre et que je l'eus là ce vieux et tu aurais vu!...

Et il montrait son poing.

Je me suis rappelé aussi comment était mon père dans la ville que nous avions quittée.

Coléreux, exigeant, il injurait ma mère pour un rien et quand il arrivait et que le dîner n'était pas prêt, il aurait bouleversé le monde! Par la suite cependant, il changea beaucoup, surtout lors de notre départ; il n'était plus le même, mais était tout autre... Il se comportait très bien vis à vis de sa femme, employant toujours de bonnes manières à son égard; il avait surtout soin maintenant de lui céder, si elle venait à se fâcher.

Une fois seulement, je l'ai vu se mettre en colère et sa colère persista, ce qui n'arrivait pas auparavant quand il se fâchait ainsi! Un soir ma mère lui avait rappelé de quel nom on l'appelait dans son pays. On l'appelait: Court petit pois chiche. J'avais, moi aussi, entendu dire ce nom là par l'oncle en question.

— Eh! Très bien! Faisait mon père irrité, tu n'avais qu'à en épouser un grand!...

Et il resta fâché pendant tout le temps du dîner. Puis il se leva sans dire un mot et alla se coucher.

Mais le lendemain matin, il avait tout oublié et était tout lait et miel.

J'avais pensé à la manière dont mon oncle s'était noyé!...

Sa bouche aux grandes dents rares s'était remplie d'eau salée.

Et ses yeux! Avaient-ils par hasard conservé leur air moqueur? Comme j'aurais voulu le voir!...

Mais en remuant toutes ces pensées, je faisais fuir mon sommeil. Comment aurais-je pu dormir! J'ai entendu l'horloge sonner et j'ai compté trois heures! Nous approchions du lever du jour.

J'ai fermé les yeux pour essayer de dormir.

J'entendais le vent qui s'était levé souffler violemment, gronder, puis s'en aller et s'éloigner rapidement, nous rendant la tranquillité. Mais il revenait encore et revenait me semblait-il avec un bruit de chemin de fer.

A la fin, le sommeil s'est emparé de moi et j'ai fait un rêve.

Je me trouvais dans la ville que nous avions quittés et où nous allions retourner. J'étais à la campagne aux alentours sur une route que je connaissais et qui passait au milieu des champs.

Le soleil se couchait, il allait disparaître; Je me suis éveillé. J'ai entendu le bruit du vent qui arrivait. Puis le sommeil m'a reprise encore.

Nous avons eu le lendemain de la pluie, de la tempête, un vrai déluge. Le pays hurlait, la nature mugissait. Les eaux, qui descendaient en écumant, avaient envahi partout.

— C'est fini maintenant! Koutroula va être emportée, dit l'une de mes soeurs.

— Elle va voyager!...

Je m'imaginai le petit chat entraîné par les eaux troubles, courant vers la mer et jeté, comme j'en avais vu tant d'autres, sur le sable pour y pourrir. Et il me semblait voir son poil rayé, que nous avions caressé tant de fois, qui était devenu tout pelé et ses yeux qui avaient disparu!...

Le pays bourdonnait, mugissait, tonnait sans cesse; les eaux troubles, écumantes couraient rapidement comme si elles avaient hâte d'arriver quelque part.

Et voilà que vers le soir la fièvre m'a pris. La maison fut de suite sens dessus dessous. Jusqu'à présent personne n'était tombé malade, malgré la mauvaise nourriture que nous mangions. Peut-être que l'air, comme le disait mon père, nous avait préservés.

Quand mon père entra dans ma chambre, où je me trouvais avec mes petites soeurs, qui me tenaient compagnie, il avait l'air bouleversé; ma mère se trouvait derrière lui.

Il m'interrogea comme un médecin, me demandant ce que je ressentais et autres choses.

Dès qu'il m'eut écouté, il rassura ma mère, disant que ce n'était rien.

Il raconta ensuite ce qu'il avait fait pour sa renseigner si le noyé était bien son cousin. Il avait télégraphié à mon parrain.

Après quoi, nous avons parlé de notre voyage.

Je voyais en moi-même le bateau à vapeur, la mer, les petites fenêtres toutes rondes et il me semblait entendre le bruit des vagues. Et mon coeur bondissait de joie et d'espérance.

Maintenant la vue de la mer et les voyages me font plaisir mais pas comme à ce moment là.

Je suis resté trois jours au lit et pendant ces trois jours la fièvre m'a tourmenté presque tout le temps. Pendant ce temps là, mon parrain n'a donné aucune nouvelle et mon père était très inquiet.

Au cours de ma maladie, les Torgoudis se sont montrés généreux.

Ils m'ont envoyé deux oeufs, en me conseillant de ne les manger que cuits à la coque.

La petite servante qui les avait apportés, nous a appris aussi une nouvelle. C'était que les autres petites poulettes commençaient à pondre.

Et la petite servante était remplis de joie de ce qui était arrivé.

— Eh! Nous dit ma mère, quand elle fut partie, la nigaude, vous l'avez vue; elle se réjouit de ce que les poules pondent autant que si elle devait manger les oeufs.

Mais je dois aussi dire quelque chose; je ne peux plus le garder pour moi, il faut que je l'écrive.

Ma mère, quand je suis tombé malade, venait à chaque instant et me demandait, en mettant la main sur mon front:

— Que je vois comment tu est? Que ressens-tu?

Le lendemain, elle vint encore et me demanda en me regardant avec douceur:

— Que je vois! Que je vois, ta petite tête...

Je ne sais pourquoi sa manière de me regarder avec douceur me gênait; son regard était très doux et plein de tendresse.

Je n'aurais pas voulu qu'elle me regardât ainsi; non, je ne l'aurais pas voulu! Cela me gênait...

Et quand elle est revenue, j'ai évité de la regarder et j'ai fui son regard.

— Qu'as-tu? m'a-t-elle demandé.

— Et que puis-je avoir, je n'ai rien!

— Que je vois!

Et elle posa sa main sur mon front:

— Ah!... Ca va bien!... Tu commences même à devenir plus frais. Je vais te faire une tasse de thé.

Et elle est partie.

J'étais à la fois chagrin et ennuyé de ce que j'avais fait, d'avoir fui le regard de ma mère. Mais j'ai dit ensuite avec fureur:

— Je ne veux pas qu'elle me regarde comme celà!

Je me suis levé le quatrième jour. J'étais parfaitement bien. Cependant mon père n'avait encore reçu aucune nouvelle de mon parrain, il se tourmentait et nous aussi avec lui.

Je suis sortie dehors dans l'après midi. J'ai été dans un petit magasin, qui était non loin des jardins, pour acheter quelque chose.

Ma mère m'avait dit de passer aussi chez Torgoudis pour les remercier des deux oeufs qu'ils m'avaient envoyés; mais de rester bouche close et de ne rien dire encore de ce que nous allions partir ou autres choses semblables. Il fallait d'abord nous renseigner exactement. Et elle avait dit la même chose à mes petites soeurs: de ne rien laisser échapper et surtout vis-à-vis de la petite servante. Pas un mot!

Après avoir fait mes achats, dans le petit maga-

sin, je suis passé au retour chez les Torgoudis. Je les ai trouvés au jardin.

Je les ai remerciés des deux oeufs.

Madame Torgoudis m'a interrogé sur ma maladie et a paru heureuse de ma guérison.

Son mari a prie aussi la parole et a dit:

— Bagatelles! Qui peut se vanter de ne pas tomber malade!...

Il se tenait au milieu de son jardin, regardant les poules, qui grattaiént et y creusaient des trous.

— Eh! Attendez que j'attrappe un couteau! Disait-il, en remuant la tête.

— Ne le crois pas, me disait sa femme, il parle comme cela... mais au fond il tremble pour ses poulettes.

— Non! Que la fièvre ne me prenne pas, beuglait-il.

— Je n'ai pas dit cela...

Monsieur Torgoudis fit entendre ensuite une espèce de grognement puis s'éloigna et gagna le fond du jardin où il se perdit parmi les arbres.

— La colère l'a pris! Fit sa femme.

Elle m'a invité ensuite à entrer à la maison, ce que j'ai fait.

Là, elle a recommencé à me demander à peu près la même chose. Puis elle m'a donné des graines pour remettre à ma mère qui devait les semer.

— Les semer, disais-je en moi même; si elle savait!...

A cet instant la petite Mariette est entrée, tenant triomphalement un oeuf.

— Madame! Madame!... Regarde!... Regarde!... Comme il est gros!...

— Ah! Oui! Celui-là C'est un oeuf, un gros oeuf!...

Dit Madame Torgoudis, en le prenant. Je les bien entendu moi, quand elles ont chanté tout d'abord.

— Celui-là, Madame, c'est le coq qui la fait!...

— Que dis-tu, eh! insensée!

— Je vous jure, Madame? je l'ai vu!...

— Eh! Va-t-en d'ici!...

— Mais il était dans le nid!...

— Voyons! Me dit Madame Torgoudis en riant, qu'en penses-tu?

Puis à la petite servante:

— Ma pauvre Mariette, plaise à Dieu que les mâles engendrent eux aussi et non pas seulement, nous, les femelles!... Mais...

Madame Torgoudis cependant, qui parlait ainsi, n'avait jamais mis au monde même pas une moitié d'enfant.

Je suis parti et je riais en route en m'imaginant Monsieur Torgoudis ou mon père avec un ventre de femme enceinte.

Je me rendais tout doucement à la maison, et je voyais mes petites soeurs qui étaient dehors.

Elles me crièrent quelque chose, que tout d'abord je n'entendais pas; mais quand j'ai été un peu plus près, je les ai entendues dire en cadence

— Nous savons, nous savons; nous allons partir!... J'ai compris alors ce qui était arrivé...

Quinze jours après, nous quittions cette maison de la solitude. Après avoir pris congé des Torgoudis, nous sommes montés dans la voiture qui nous attendait. Une autre voiture suspendue avait emporté devant nos bagages.

Quelles pleurs nous avons versées!... Il me semble que je vois encore Madame Torgoudis pleurer, la petite servante qui s'essuyait les yeux avec son tablier et Monsieur Torgoudis les yeux hagards et pleins de larmes. Il avait sorti un grand mouchoir? couleur de rouille, immense, gigantesque; ce qui me faisait dire par la suite que, si le Cyclope Polyphème avait confectionné un mouchoir, il en aurait fait un aussi grand...

La voiture s'éloignait rapidement. Ils nous disaient adieu de loin en agitant leurs mouchoirs. On voyait aussi nôtre maison. Dieu! Que je la regrettais! Elle était fermée, complètement fermée et làbas, près d'elle plus personne. La solitude!...

La voiture s'éloignait. Les Torgoudis, la petite servante, diminuaient. Ils se tenaient encore en ligne, immobiles et nous regardaient. Mais nôtre petite maison là bas, seule, déserte, semblait aussi nous regarder, elle nous regardait tristement, nous qui partions et l'avions abandonnée.

D. VOUTYRAS

(Trad. Néo-Grec par le Commandant Lucas)

LES ATROCITÉS NAZIES EN CRÈTE



Patriotes crétois pendus sur une place publique. Deux femmes figurent parmi les victimes de cette sauvagerie.



Fusillade en masse sur une place publique de la Crète. Les cadavres des martyrs restent exposés pour terroriser les habitants.

Les Crétois comme tous les Hellènes ne reculent ni devant les menaces ni devant les fusillades en masse et résistent aux oppresseurs barbares avec un courage indomptable. Les montagnes de la Crète abritent les patriotes et leurs femmes héroïques qui ne font que saboter l'effort de guerre allemand sachant très bien ce qui les attend. Mais l'amour de la patrie et de la liberté surpassent tous les sacrifices.

Les documents ci-haut saisis récemment sur un soldat allemand fait prisonnier, montrent à quel point s'élèvent la fureur et la barbarie des nazis.

DE QUOI DEMAIN SERA-T-IL FAIT ?

Il ne se passe pas de semaines que les hommes n'inventent quelque diablerie pour compliquer leur existence infernale; leur curiosité ne se lassera donc jamais? Pascal inventa la brouette; Denis Papin, la machine à vapeur; un troisième intervient, qui combine les deux découvertes, et voici créé le chemin de fer. Hier l'automobile, le téléphone, l'électricité; aujourd'hui la T.S.F. et le swing! Où allons-nous? De quoi demain sera-t-il fait.

Nous vivons, il me semble, au milieu d'un roman à la Wells. Nous en sommes à l'endroit le plus palpitant, celui où de nouveaux et mystérieux personnages viennent de surgir, qui vont bouleverser toutes les situations posées dans les premiers chapitres. Et nous souhaitons pouvoir, comme nous le faisons presque toutes, quand un roman nous passionne, courir à la dernière page pour savoir comment il finit, nous souhaitons posséder, ne fût-ce que quelques minutes, la « machine à explorer le temps » et aller faire un tour dans la banlieue de l'an 3000.

Elles ne vous effraient pas, ces nouvelles inventions, les ondes hertziennes... l'avion sans moteur... l'avion sans pilote... l'utilisation de l'électricité de l'air? Imaginez-vous sans un tremblement, ces ciels des temps futurs, que sillonneront des machines aveugles, aussi bruyantes et pullulantes que nos autobus et nos taxis, qu'obscurciront la fumée des usines innombrables; les toiles d'araignées des railways transéthériens, et les gigantesques panneaux-réclames de la publicité aérienne, si bien qu'il n'y aura plus de place pour les nuages et que les étoiles vexées demanderont leur changement de résidence? Nos arrière-neveux nous devront cet ombrage; mais en seront-ils plus heureux. Peut-être regretteront-ils le temps patriarcal du Tango, le siècle de l'automobile et tout en ayant peine à croire que leurs ancêtres aient pu vivre dans des conditions matérielles aussi grossières, se reporteront-ils avec mélancolie à l'époque où les moutons n'étaient pas gardés à la mécanique, où l'on cultivait dans les champs autre chose que des radiolas, où l'on ne communiquait pas encore par fils directs avec Mars et Saturne, au temps lointain, invraisemblable, ridicule un peu, exquis pourtant, où l'on dansait, où l'on prenait le thé, où l'on se promenait au Bois, où l'on aimait...

Où l'on aimait... Bah! On aimera encore en l'an 3000 par «hygiène» sans doute, et certainement de la même façon. Car la plus triste de l'affaire, c'est que toutes les découvertes des hommes ne changent rien à sa nature et n'apportent par conséquent rien de neuf à ce chapitre. Ils conservent, en ce siècle d'acier, des coeurs qui n'eussent pas été déplacés dans la poitrine des contemporains de Virgile. Ou plutôt, que dis-je! assurément si. Le coeur de l'homme se transforme au cours des âges, mais son évolution au lieu de suivre ce que l'on nomme le progrès, se dessine en sens inverse: Ils ont subjugué la matière, mais la maîtrise de l'âme leur échappe toujours, et ils sont même, sur ce point-là, beaucoup moins avancés qu'il y a vingt siècles. A mesure que la vie devient plus facile et plus douce, la volonté se détend davan-

tage, et notre sensibilité se dénude. Nous sommes de plus en plus exigeants et de plus en plus malheureux comme les enfants trop gâtés, et je prévois qu'avant l'an 3000, le royaume des enfers sera descendu sur terre.

A moins que d'ici là, savants et inventeurs ne se soient décidés à distraire un temps leurs recherches de la mécanique et de la chimie, en faveur de l'étude du coeur humain; qu'ils nous aient mis entre les mains le moyen de paralyser ou de dompter nos passions: quelque nouvel anesthésiant, par exemple, ou, mieux encore, un ingénieux système de commande, clavier ou «standard» permettant de confier à quelques machinistes expérimentés, — comme ceux qui, bientôt, dirigeront de terre, par T.S.F., les avions et les navires — la conduite du reste de l'humanité, soulagée de son libre arbitre.

Mais on m'assure que ce sont là des chimères. C'est bien, c'est bien, je n'ai rien dit.

Maurienne

Pour elle

VII

ADIEU

*Je n'admets pas le partage. Adieu. Oubliez-moi.
Eloignez-vous. Partez. Et que ce soit sans chagrin.
Depuis qu'elle est reine, je ne suis plus roi!
Comprenez-moi. Elle est ma liberté, la chaîne de mon destin!*

*Je le dis à vous et à toutes. Pas d'exception.
Je vous aimais bien cependant. Je vous le jure
sur nos baisers, nos rêves, toutes mes déceptions
si chères et tout ce à quoi vous me croyez parjure!*

*Il n'y a pas à comparer. Je vous aimais, je l'aime.
C'est aussi logique que mes amours défuntes.
Mais je penserai encore à vous. C'est sûr, et même
je le lui dirai simplement, sans honte, sans feintes.*

*Mon baiser lui dira que je la préfère, elle,
mais que le plaisir c'est à vous qu'elle le doit;
que c'est grâce à vous encore que je la sais belle,
douce, ardente, passionnée, telle enfin que je la vois!*

*Au nom de votre amour, merci! Allons. Partez sans tarder.
Qu'elle ne vous voie pas ici! Elle en aurait de la peine.
Tenez! la voici qui vient. Elle ne sait pas se farder?
Vous vous le savez bien. Admirez-la... mon amie... ma Reine!*

*Je vous en prie, allez! Vous profitez de ma délicatesse?
Mon Dieu, que vous faut-il? Dites. Un baiser? Jamais.
Impossible. Pardonnez-moi. Serait-il que je vous blesse?
Adieu! Allez-vous-en, petite folle que j'ai beaucoup aimée!*

A. KHÉDRY

LA PEINTURE GRECQUE

par Julio Maria Malbranche

Plin l'Ancien nous donne de nombreux détails sur la peinture de la Grèce Antique et c'est ainsi que, jusqu'à un certain point, nous pouvons nous rendre compte de ce que fut la peinture grecque, cet art plastique dont, en comparaison à l'Architecture et à la Sculpture, il nous est parvenu peu de chose.

Dès les temps préhistoriques des animaux et des êtres humains furent dessinés ou peints sur les murs ou encore gravés sur la pierre.

L'art de peindre nous est venu d'Orient, des Indes, de Perse, d'Égypte.

Dans les îles grecques les premiers dessins furent des ornements géométriques. En Grèce Continentale, ce fut (après la Crète) sans doute à Mycènes qu'apparurent les premiers dessins et peintures : murs peints, ornements géométriques ou représentant des palmes et des fleurs, quelques animaux. Les bas-reliefs et les statues d'argile et même celles de marbre furent peints dès les temps les plus reculés. Les vases d'argile sont les premiers exemples de l'Art du dessin et de la peinture.

Il est notoire que Thales de Milet répandit l'art de la poterie dans toute la Grèce. Samos fut célèbre par ses vases, et quoique ne produisant rien de meilleur que son vin, sa poterie fut cependant très renommée dans l'Ancienne Grèce.

Les premières peintures sur les vases anciens représentaient des silhouettes noires sur fond rouge. Par la suite elles furent exécutées en rouge sur fond noir et les vases vernis.

Les vases de Yalysos dans l'île de Rhodes sont très anciens. Mais plus tard les figures d'animaux ou de personnes seront retouchées de blanc. Les premières couleurs connues furent le rouge brique, le rouge, la pourpre, le noir et le blanc. A Athènes dès l'apparition des amphores panathéniennes faites en terre rouge du cap Kolia on voit les lekythes, ou vases d'ornement, qui sont blancs ornés de dessins noirs

Et déjà, de même que sur les vases, des personnages se retrouvent sur les peintures murales. Une nouvelle couleur vient s'ajouter au blanc au noir et aux rouges : c'est le jaune, fabriqué à Cyzique (le «*xanthos*» car le «*chloros*» est un jaune verdâtre). Ce n'est que vers l'an 500 avant Jésus-Christ que l'on commence à employer le bleu dans les peintures grecques et cette couleur mélangée ensuite au jaune donnera le vert.

On peut dire que c'est Polygnote fils d'Aglaophon, peintre lui aussi, qui fut le père de la peinture grecque; il peignit surtout à l'endroit des propylées d'Athènes appelé «*Pécile*» qui fut dès lors le salon d'exposition de la peinture athénienne. (On peut déduire de ceci que l'institution du «*salon*» de peinture vient d'Athènes de 480 à 470 avant Jésus-Christ).

Polygnote avait un frère, Aristophon, peintre lui aussi. Quoique exerçant à Athènes ils étaient d'une famille de l'île de Thassos. Depuis cette époque il y eut une série de peintres qui peignaient leurs tableaux sur les murs. Ces peintres sur murs ornaient les temples et les maisons particulières. La

peinture était alors un dessin colorié. Le premier qui exécuta de grands paysages fut Agatharque. C'est lui qui inventa les lois de la perspective. C'est à lui que l'on doit les décors peints pour la scène dans les théâtres; il peignit les décors des tragédies d'Eschyle et de Sophocle. On connaît l'anecdote sur Agatharque peignant la maison d'Alcibiade : ce dernier le retint prisonnier jusqu'à ce qu'il eut terminé ses peintures.

Apollodore fut le premier peintre ancien à peindre sur chevalet et grandes planches des tableaux portatifs. Ce fut lui qui inventa le modelé en peinture, le relief. Zeuxis l'imita et le surpassa. Il peignit une fois une grappe de raisin avec tellement de naturel que les oiseaux venaient la picorer. Il avait comme contemporain Parrasios d'Ephèse qui lui apporta un tableau recouvert d'un rideau; Zeuxis lui demanda de le déplier pour lui montrer ce qu'il avait peint : c'était le rideau même.

On doit à Apollodore la connaissance du clair-obscur.

Les portraits de personnes se doivent en particulier à Denys de Colophon (450-400) qui fut un véritable portraitiste (anthropographe).

Jaloux d'Athènes les péloponnésiens ouvriront bientôt leur propre école de peinture à Sicyone avec comme chef Eupompe qui sera le maître de Pamphyle et de Lysippe. Ses élèves lui ayant demandé de qui on devrait s'inspirer en peinture Lysippe répondit : De la Nature, uniquement de la Nature. (Qu'aurait dit Lysippe à la vue de nos peintures modernes?)

Pamphyle propagea l'art de la peinture à travers toute la Grèce et ce fut lui qui voulut l'enseignement obligatoire du dessin dans les écoles au même pied que la grammaire et la musique (dont l'enseignement était obligatoire alors). Pamphile eut l'honneur d'être le maître d'Apelles qui fut le plus illustre des peintres grecs.

Apelles naquit à Ephèse. Depuis qu'il se fut dédié à l'art de la peinture il ne se passa pas un jour qu'il ne peignit ou dessina. Il ne tarda pas à devenir un meilleur artiste que Pamphyle. Sa réputation attira l'attention d'Alexandre le Grand qui le fit venir à sa Cour et lui offrit l'hospitalité de son palais.

Apelles exécuta de nombreux tableaux qu'il exposa en public soit au «*Pécile*» soit ailleurs. N'importe qui pouvait critiquer ses oeuvres. Un jour un cordonnier trouva à redire sur la sandale d'un soldat peint. Apelles lu donna raison et corrigea le défaut; enorgueilli d'avoir trouvé un défaut dans un tableau d'Apelles, le cordonnier voulut critiquer la jambe, le genou et la cuisse du soldat; perdant patience Apelles le rappela à l'ordre lui disant : «*Cordonnier pas plus haut que la sandale*». (Aujourd'hui on dirait : Cordonnier tient-t'en à la chaussure).

Il y eut encore une quantité innombrable de grands peintres grecs qui peignirent soit des vases (le vase François à Florence, les vases de Euphronios et de Douris du Musée du Louvre à Paris) soit des grands tableaux dont plusieurs furent transpor-

tés à Rome du temps de l'Empire et sur lesquels malheureusement il ne nous reste que les descriptions de Pline, Pausanias, Quintilien, Cicéron etc...

Voici plusieurs noms de peintres oubliés mais qui furent cependant de grands artistes : Cleophas de Corinthe, Micon d'Athènes, Plistenethe et Pane-

me frères du sculpteur Phidias, Timanthe de Cythmos, Nicomaque de Thèbes, Protogène de Canno etc, etc. Pas de ville de l'Ancienne Grèce, patrie immortelle de l'Art, qui n'ait pas eu son grand peintre.

J. M. MALBRANCHE

(Trad. de l'espagnol par C. Fronitsas)

CHRONIQUE DES LIVRES

GASTON BERTHEY. - *Une Vie à Tatons.* (Editions de La Revue du Caire, Le Caire).

Le roman de M.G. Berthey qui pourrait avoir pour sous-titre « Histoire d'un bourgeois en face de l'Amour » évoque les conflits qui peuvent intellectuellement opposer la femme à l'homme et la part qui revient aux sinuosités du Destin dans le soin de les élargir, ou bien de les aplanir comme c'est le cas ici. Avec sa profonde expérience des êtres et des âmes, M.G. Berthey déploie tout au long de son récit de saines et justes notations sur la psychologie féminine, cependant que son héros principal, Robert Renoir, est campé en traits incisifs à la lumière de l'indécision chronique qui le caractérise. Ce tempérament d'un individu moyen et médiocre, attaché à son argent, ses pantoufles et ses nouilles au beurre frais, comme aux signes les plus tangibles de sa condition, est rendu dans ses plus subtiles nuances par M.G. Berthey, dont on louera également l'aisance et le naturel dans la construction du dialogue.

ELIANE BRAULT. - *A l'Ombre de la Croix Gammée.* (R. Schindler, Le Caire).

La vaillante femme qui a consenti « pour l'honneur du peuple français » à livrer à la publication ces notes personnelles fait ainsi plus qu'oeuvre d'annaliste. A travers les horreurs morales et matérielles qu'elle décrit, son grand coeur fait entendre des accents qui sont en eux-mêmes une vibrante inspiration et un cri de foi dans l'avenir. Parce qu'elle a vécu avec les Boches dans Paris occupé, elle décrit leurs complexes dans leur froide vérité: besoin sadique de la légalité, besoin de se disculper, besoin de se justifier, vénalité à tous les étages, etc. On a beau lire dans la Presse quotidienne de dizaines d'exemples sur ce que valent leurs moeurs et leur ordre social, on n'en reste pas moins bouleversé par les témoignages qu'en rapporte Mme Brault. Ceux qui ont eu le privilège de la connaître, au cours de ses missions pour la France Combattante, apprécieront mieux après cette lecture la grandeur et l'efficacité avec lesquelles les femmes de France, qu'elle symbolise si hautement, préparent le retour de la Patrie à ses glorieuses destinées.

M CLERGET. - *Matériaux pour une Etude Climatologique de la Méditerranée Orientale.* (R. Schindler, Edit. Le Caire).

M.M. Clerget analyse dans ce laborieux travail les principaux facteurs qui conditionnent le climat des rives Méditerranéennes. Les considérations qu'il avance à l'appui de sa thèse et les graphiques précis qui les illustrent représentent une substantielle contribution à la météorologie des pays du littoral Nord-Africain. Le classement des divers types de temps qu'il établit ainsi M. Clerget constitue une synthèse solidement documentée des observations inspirées par la climatologie des régions baignées par la Méditerranée.

The Siege of Bir Hakim. (R. Schindler, Edit. Le Caire).

La plaquette française consacrée aux combats qui se déroulèrent il y a un an à Bir Hakim est trop répandue pour qu'il soit encore besoin d'en faire l'éloge. Ces annales d'un des faits d'armes les plus glorieux de la Brigade Française Libre, attachée sous le commandement du Général Koenig aux Forces Britanniques du

Moyen-Orient, ont un cachet de sincérité qui en rend la lecture émouvante au possible. Cet accent a été préservé, avec un scrupule qui est à la fois un délicat hommage, par le W/Cdr. G.M. Houghton dans la traduction anglaise de ce martial récit.

A. SHUAL

AMYNTOR. - *Victors in Chains.* (Hutchinson & Co. Ltd. London).

Publiée avec l'approbation du Ministère Grec de l'Information, cette histoire partielle de la résistance hellénique condense nombre de renseignements illustrant l'héroïsme et la tenacité avec lesquelles les Allemands et les Italiens sont frustrés de leur occupation provisoire de l'Hellade. Le titre de l'ouvrage reflète bien la situation paradoxale qui est faite à l'envahisseur, par l'acharnement de toutes les classes de la population à ne pas accepter une quelconque domination étrangère. Les exploits des guerillas grecs qui rappellent par leur hardiesse ceux de leur ancêtres de la Guerre de l'Indépendance soulignent la constante contribution Grecque à la cause Alliée, du chef de la mobilisation de troupes Axistes qu'elle nécessite loin des théâtres d'opérations militaires. Le journaliste qui signe Amyntor a décrit cette épopée secrète, mais efficace au possible, de ses compatriotes, avec une dignité et une fierté qui cadrent fort bien avec le thème de son récit.

S.

CH. POTAMIANOS - *La Grèce Entend.* Livres Grecs.

Mon éloge serait peu de chose pour cette brochure, résumé des belles paroles dites au poste de BBC de Londres, par ce vaillant soldat grec.

La flagrante injustice qui s'est abattue sur la Grèce est racontée sans clameurs et fleurs de rhétorique. Ce serait vain d'appeler cela de la littérature ou de lui trouver un casier pour la critique.

Résidu des serremments de poings, des montées de sang, de respiration précipitée, ces phrases de tristesse et de vengeance fusent de l'intérieur... De là leur beauté, et leur désordre est une des leurs vertus, puisqu'en les soumettant à la toilette des convenances elles perdraient leur élan, qui représente ici, comme sur le champ de bataille leur principal mérite.

Tout comme Potamianos je me suis adressé plusieurs fois au public de langue française dans tel quotidien ou revue, avec la même révolte furieuse et le dégoût pour l'envahisseur, qui à la dernière minute a fait taire dans nos veines le plus pur accent de victoire, que nous connûmes après notre avance en Albanie. Potamianos a l'avantage sur moi d'être jeune et soldat, pouvant se donner plus entièrement à sa patrie.

J'aurais voulu traduire certains mots de sa haine, dire la poésie toute spéciale et neuve pour notre pays de ces « de profundis » que dans tous les pays étrangers et à plus forte raison sur le sol grec, nos écrivains composent secrètement dans leur coeur et le papier, en attendant la grande lumière de la libération. Chapitre quand même très important de notre littérature, en même temps que de notre renouveau national.

Je me contente pour le moment de me ranger parmi des écouteurs de cet éloquent soldat, considérant ses belles paroles comme le soupire même de la patrie blessée.

ELOY TROUVÈRE

ECHOS et NOUVELLES

Anniversaire Royal

[The Crown Princess of Greece Relief Fund



S.M. la Reine Nazli

L'Egypte entière a fêté le 25 Juin 1943 l'anniversaire de naissance de S. M. la Reine Nazli, Mère de S.M. le Roi Farouk Ier.

A cette heureuse occasion «LA SEMAINE EGYPTIENNE» prie Sa Majesté de bien vouloir agréer ses plus respectueuses félicitations.

Le retour en Egypte de la Reine Nazli

Après avoir passé quelques mois en Palestine en compagnie de LL.AA. RR. les Princesses, soeurs de Sa Majesté le Roi, S.M. la Reine Nazli est rentrée au Caire le 7 Juillet, où une réception officielle lui fut faite en gare de Bab-el-Hadid.

Sa Majesté le Roi était présent à la gare entouré des hauts dignitaires du Palais et des Princes et Princesses et de la Famille Royale. LL.EE. les Présidents du Conseil des Ministres, les Présidents du Sénat et de la Chambre des Députés, S.Em. le Cheik el Mara-



Voici une photo prise à cette occasion. On reconnaît, de gauche à droite, M. Th. Cozzika, LL.AA.RR. le Prince Héritier de Grèce et la Princesse Frédérique de Grèce et Mgr. Gwynne, évêque anglican d'Egypte et du Soudan.

ghi et de nombreuses autres personnalités étaient également présentes pour souhaiter la bienvenue à l'Auguste Souveraine.

Avant de quitter Jérusalem, S.M. la Reine Nazli a eu de nombreux gestes de bonté et de bienveillance, qui ont été reçus avec la plus vive reconnaissance.

The Crown Princess of Greece Relief Fund

Le Jeudi 1er juillet eut lieu à la villa de M. Th. Cozzika à Zamalek et sous la présidence de S.A.R. la Princesse Frédérique de Grèce la réunion du Comité de «The Crown Princess of Greece Relief Fund».

Assistèrent à cette réunion S.A.R. le Prince Héritier de Grèce, S.A. le Prince Amr Ibrahim, S. G. l'Evêque

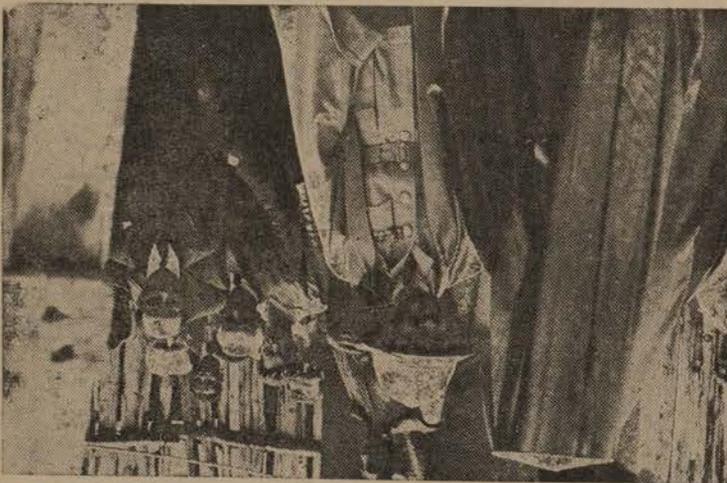
Gwynne, S.E. Chérif Sabry Pacha, Mrs. T. Shone, M. et Mme Th. Cozzika, les Juges J. de Freitas, H. H. Barne et G. Róilos, M. J. Besso, le Wing-Commander Ch. Polamianos A.D.C. du Prince Héritier et le Secrétaire du Comité Maître M. Syriotis.

Divers échanges de vue eurent lieu entre les membres du Comité et notamment sur la meilleure façon de travailler pour le plus grand succès du Fond de la Princesse Héritière de Grèce.

Brésil Grèce

La presse Brésilienne ainsi que la presse des Etats-Unis suit avec enthousiasme et grand intérêt les exploits des patriotes grecs. Les renseignements qu'elle publie suscitent cha-

Grèce-Ethiopie



S.A.I. l'Empereur Haïlé Sélassié recevant les félicitations de S.G. le Métropolitite d'Axoume Mgr Nicolas à l'occasion de l'anniversaire de la libération de l'Ethiopie.

L'empereur fut reçu par les Hellènes d'Ethiopie avec grand enthousiasme et des ovations frénétiques saluèrent son arrivée.



S.A.I. l'Empereur Haïlé Sélassié accompagné du Consul Général de Grèce M.C. Niscos visite les réfugiés hellènes hôtes de l'Ethiopie. (voir compte rendu dans notre numéro de Juin)

que jour un intérêt plus grand pour la Grèce parmi ses lecteurs. Ainsi le journal «Corriere de Manha» publia récemment un article élogieux pour la Grèce dont nous extrayons le passage suivant.

«Loin des frontières de la Grèce qui gémit sous la tyrannie des lâches vit une nouvelle Grèce qui continue la lutte. Ce sont les combattants hellènes qui tiennent haut le glorieux drapeau de la Grèce. Ces combattants bien que peu nombreux montrent le même courage et le même héroïsme que leurs frères qui écrivirent il y a deux ans l'épopée d'Albanie et des fortins de la Macédoine.»

«L'aviation hellénique d'autre part réorganisée est décidée de montrer au monde que le flambeau sacré continuera à brûler jusqu'à la victoire finale.»

Egypte Brésil

Comme suite à la décision du Conseil des Ministres Egyptien de rétablir une Légation et un Consulat Général au Brésil S.E. Monsieur Barboza Carneiro l'actif et distingué diplomate a bien voulu faire les déclarations ci-après à la presse d'Egypte!

C'est avec une vive satisfaction que j'apprends la décision du Gouvernement Royal de rétablir la Mission Diplomatique Egyptienne au Brésil et d'y créer un Consulat Général. Cette décision réjouira particulièrement mon Gouvernement ainsi que tous mes compatriotes. L'établissement d'une Légation d'Egypte à Rio de Janeiro ne saurait être plus opportune. En effet, plus on s'approche du dénouement du formidable conflit qui ravage le monde plus on se rend compte de l'urgente nécessité d'une étroite collaboration entre toutes les Nations dont les aspirations ont été si clairement synthétisées dans la Charte de l'Atlantique.

Les événements décisifs pour la Victoire de notre Cause qui se sont déroulés il y a si peu de temps sur le sol d'Egypte et à ses frontières ont fait ressortir à quel point nos pays respectifs dépendent de plus en plus les uns des autres. Les distances se raccourcissent et avec ce phénomène apparaît le lien qui rend précieuse la collaboration, l'entente entre des peuples qui, il y a si peu de temps, semblaient n'avoir d'autre intérêt mutuel que l'échange de marchandises. La guerre est venue faire sentir dans toute la rudesse de son impératif que tel n'est plus le cas.

La position prise par le Brésil dans la tragédie internationale a permis, en effet, que son territoire serve de base de toute première importance stratégique d'où nos grands alliés nord-américains ont pu faire passer en Afrique les merveilleux engins qui ont servi à jeter hors du territoire égyptien les hordes nazies et fascistes. Et voilà comment le Brésil, si éloigné qu'il soit de l'Egypte, a pu apporter son concours à la solution d'un problème vital pour celle-ci. Mais si telle est l'entraide que des peuples animés par

le même idéal peuvent se prêter en temps de guerre, beaucoup plus fructueuse doit être celle qu'ils peuvent réaliser dans les labeurs de la paix.

L'Egypte se devait d'avoir une représentation diplomatique dans la plus grande République de l'Amérique Latine. Aussi, je tiens à dire à tous les nombreux lecteurs du «Progrès Egyptien» que le Brésil sera heureux d'accueillir les diplomates égyptiens et de voir se resserrer ainsi les liens économiques et d'amitié qui existent depuis longtemps entre nos deux peuples.

A la Légation des Pays-Bas

A l'occasion du passage en Egypte du Raden Abdel Kadir Widjojiaddjo, un des leaders musulmans de l'Indonésie, S.E. le Baron de Bentick offrit le 6 Juillet une réception permettant à la Presse de faire connaissance de cette éminente personnalité, dont la famille est une des plus considérables de Java.

Joséphine Baker en Egypte



Après un long séjour passé dans les hôpitaux de l'Afrique Française du Nord, Josephine Baker à la demande de l'E.N.S.A. était récemment en Egypte, où elle chanta et dansa pour les Troupes Alliées stationnées ici et au désert. Partout l'accueil le plus enthousiaste fut accordé à la séduisante vedette.

A la Légation Impériale d'Ethiopie

Le Vendredi 23 juillet jour anniversaire de la naissance de S.M.I. Hailé Sellassié 1er Empereur d'Ethiopie S. E. M. Tesfaie Teguegn, Chargé d'Affaires d'Ethiopie en Egypte offrit au Shepherd's Hotel une brillante réception à laquelle assistèrent, les hauts dignitaires de la Cour, les membres du Gouvernement, le corps diplomatique, les autorités religieuses et plusieurs membres des colonies étrangères.

Le Chargé d'Affaires avec beaucoup d'affabilité recevait ses nombreux invités ayant un mot agréable pour chacun.

Au Lycée Français du Caire

Nous apprenons avec plaisir que les dirigeants du Lycée Français du Caire ont décidé la création à partir de la prochaine année scolaire, d'un cours spécial d'art dramatique, où l'on enseignera la diction, la mise en scène et sa technique, l'architecture théâtrale, l'éclairage, la décoration, etc.

Cette innovation qui ne peut que servir la cause de l'Art français sera certainement très appréciée et nous en félicitons le Proviseur Gossart ainsi que le Comité de la Mission Laïque Française au Caire.

Exposition de photos et Caricatures Polonaises

Une assistance des plus distinguées avait tenu à honorer le 22 juin l'inauguration de l'Exposition de Photos et de Caricatures Polonaises, illustrant quelques aspects de l'effort de guerre Polonais. Cette impressionnante documentation placée sous le patronage du British Council fut examinée par les assistants avec le plus vif intérêt et le Général Beaumont-Nesbitt, Chef de la Mission Interalliée, prononça à cette occasion une allocution exprimant son admiration à l'égard du patriotisme de la Pologne et de la valeur de son peuple.

Cette exposition représente surtout l'histoire de l'armée Polonaise du Moyen-Orient depuis sa création en U.R.S.S. jusqu'à son séjour en Irak et en Palestine ainsi que des affiches de propagande et des caricatures politiques de Dobrzynski et d'autres artistes Polonais.

Rehaussèrent par leur présence cette belle manifestation Polonaise, le Ministre de Pologne M. Zazulinski, le Ministre de Grèce M. D. Pappas, le Ministre de Norvège M. Sandberg, de Tchecoslovaquie M. Benjamin Szalatinay-Stacho, des Pays-Bas M. Baron Bentinck, Madame Louis Scheyven, S.E. Sesostris Sidarouss Pacha, des Officiers Supérieurs des Nations Unies, ainsi que des nombreuses personnalités du monde politique, littéraire, artistique, et de la presse.

Le Président du Conseil Hellène et la Presse

Le 4 juillet, le Président du Gouvernement Hellénique, M. Emm. Tsouderos, reçut au Sheapheard's Hotel les membres de la presse internationale afin de préciser les déclarations faites par S.M. le Roi des Hellènes, au cours de son discours radiophonique. A cette conférence de presse étaient aussi présents M. G. Roussos, vice-président du Conseil et M. D. Pappas, chargé d'affaires de Grèce.

M. Tsouderos s'adressant à la presse prononça l'allocution suivante:

«Plusieurs journalistes m'ont demandé la signification de la déclaration faite hier par S.M. le Roi, au cours de son discours radiophonique. J'ai préféré vous répondre à tous en même temps et ma réponse est la suivante:

« Depuis des années avait commencé entre nous Hellènes, une vive discussion qui suscita une opposition



idéologique autour du régime du pays. D'une part l'on soutenait le régime républicain, de l'autre on se prononçait en faveur de la démocratie sous un Roi constitutionnel. Cette opposition a pris à certaines périodes un caractère aigu et même, parfois, révolutionnaire. Cette situation, vous comprenez, envenimait la vie politique de notre pays. Par la déclaration patriotique du Roi, à laquelle s'accorde tout le Gouvernement actuel, ce différend sera définitivement clos. Vous savez bien que dans tous les pays libres, la forme du régime est établie de façon souveraine, par l'Assemblée Constituante. Sa décision est respectée par tous et demeure immuable, ainsi qu'il est admis dans l'application et par la science, du moins tant que le progrès et l'évolution dans le temps n'imposent pas leur volonté dans une autre direction.

«Par sa déclaration sage et patriotique, le Roi donne le premier mot d'ordre de la concorde nécessaire entre les Hellènes et de la cessation d'une

opposition qui a trop duré. La période d'après-guerre doit nous trouver encore plus unis que nous ne l'avons puissions affronter sans diversion, les problèmes multiples et variés, sociaux et économiques, qui se poseront alors à tous les peuples.

«Je suis certain que cette déclaration de Sa Majesté, c'est-à-dire que notre problème intérieur sera résolu souverainement par l'Assemblée Constituante du pays et que les élections seront organisées par un Gouvernement représentatif de tous les partis et tous les courants de l'opinion publique, cette déclaration, dis-je constitue un acte politique de grande importance qui ne peut qu'être apprécié à sa juste valeur par tous les Hellènes. Sa signification devient encore plus importante car elle est faite dans les circonstances actuelles, d'un caractère exceptionnellement national, et qui exigent l'union et des sacrifices. C'est pourquoi l'intérêt national fut placé au-dessus de tout.

«Notre Gouvernement qui, jusqu'au retour en Grèce, sera l'exécuteur du programme établi, est tout particulièrement heureux que cette mission importante lui soit échue et donne à tous les Hellènes la promesse qu'il fera tout pour qu'elle soit scrupuleusement observée.

«Par ailleurs, le Gouvernement poursuivra la politique qu'il a jusqu'à présent adoptée fermement, c'est à dire la guerre jusqu'à la Victoire, aux côtés des Nations Unies Alliées».

Des applaudissements saluèrent ces déclarations du Président du Conseil Hellène qui répondit -- ainsi que S.E. Monsieur G. Roussos, Vice-Président du Conseil -- aux diverses questions que les journalistes présents lui soumièrent.

Les prouesses de la Marine Royale Hellénique

Le dimanche 18 juillet, s'adressant au peuple Hellène depuis la station radiophonique du Caire, le Ministre Hellène de la Marine M. Sophocles El. Venizelos a passé en revue l'action de la Marine Hellénique.

Le Ministre mit tout d'abord en relief le dernier exploit du contre-torpilleur «Canaris» qui, défiant le feu des batteries côtières, pénétra il y a quelques jours dans le port d'Augusta, en Sicile, et sans autre appui, s'empara de la ville.

M. Venizelos rappela que le «Canaris» est l'une des nouvelles unités cédées à la Flotte Hellénique par la Grande-Bretagne, qui manifeste ainsi l'estime qu'elle porte aux vertus et à la valeur des marins Grecs.

Le «Canaris» n'est pas la seule unité grecque qui participe aux opérations qui se déroulent en ce moment en Sicile. D'autres navires helléniques prennent part à cette action, et avec un succès tel que nous ne cessons d'entendre des appréciations flatteuses, de la part des Alliés, sur le concours brillant qu'apportent les navires grecs à la cause des Nations Unies.

Notre marine, continua M. Venizelos, est en ce moment aussi puissante qu'au début de la guerre. Car à part les nouvelles unités qui nous ont été

remises par nos Alliés, l'Angleterre et été pendant la guerre, afin que nous les Etats-Unis, les vieux navires continuent, de leur part, à rendre des services inestimables, grâce aux efforts, en vérité surhumains, des officiers, sous-officiers et hommes d'équipage».



Les sous-marins grecs, d'un type désuet, rivalisent eux-mêmes d'ardeur avec les navires de surface. Ils patrouillent avec un succès tel, malgré les difficultés techniques auxquelles ils sont en butte, que les spécialistes ne cessent d'exprimer leur étonnement et leur admiration.

M. Sopoelès El. Venizelos évoqua, en terminant, le jour émouvant où, le drapeau bleu-blanc flottant au vent sur les mâts, des navires helléniques reverra les eaux bleues des côtes grecques.

La Fête du 14 Juillet au Caire



La réception du XIV Juillet à la Délégation de France au Caire. On reconnaît, autour de M. le Baron de Benoist, quelques personnalités, parmi lesquelles S.E. le Ministre du Brésil et M. le Chargé d'Affaires de Yougoslavie.

A l'occasion de la fête Nationale le délégué du Comité Français de la Libération Nationale en Egypte recevait la colonie française et les amis de la France à l'hôtel de la Délégation, 8, rue Lazoghli, à Garden City.

Des discours empreints du plus pur patriotisme et de la décision de lutter pour la libération de la France furent prononcés par S.E. le Baron de Benoist et M. Pierre Jouguet.

La Presse d'Egypte en deuil

S.E. Gabriel Takla Pacha, Député et Directeur-Propriétaire du journal «Al Ahram» est décédé au Caire après une courte maladie.

C'est un deuil pour le pays et pour la Presse d'Egypte, dont l'«Ahram» est le plus éminent représentant. En effet, grâce à l'initiative, à l'énergie, et à l'envergure de feu Takla Pacha, ce journal est actuellement le plus grand journal de langue arabe du monde entier, disposant d'un réseau de correspondants spéciaux dans les principales capitales et présenté sous forme impeccable, qui l'égale aux grands quotidiens de Londres et de New-York.

La Presse a mis en relief les qualités d'homme d'action et de cœur de feu Takla Pacha ainsi que ses capacités professionnelles et nous nous associons à ce suprême hommage, en présentant nos respectueuses condoléances à la veuve du défunt, à son jeune fils Bichara Takla ainsi qu'à notre ami, le Sénateur Antoine Gemayel bey Rédacteur en chef d'«Al Ahram».

Le Comité Egypte-Grèce et la mort de Takla Pacha

A l'annonce de la mort du regretté Gabriel Takla Pacha qui fut un des membres-fondateurs du Comité Grèce Egypte, le Conseil se réunit en séance spéciale et décida:

- 1) De déposer une couronne.
- 2) De se faire représenter aux funérailles par S.E. Sésostris Sidarouss Pacha, Secrétaire-Général Honoraire et par M. S. Stavrinou Secrétaire.
- 3) D'exprimer ses condoléances à Mme Vve Takla Pacha et ses enfants.

Le Général Ermens au Caire

Le Lieutenant-Général P. C. Ermens C.B. M.C., Vice-Gouverneur Général du Congo Belge et Commandant en chef des Forces coloniales belges a fait un court séjour en Egypte, où il a eu des entretiens avec M. Casey, Ministre d'Etat, le Général Wilson, Lord Killearn, etc.



Le cortège: On reconnaît, de gauche à droite: le miralai-Mohamed Choucry bey, commandant de la police du Trafic; M Bichara Takla, fils du défunt, qui conduisait le deuil; S.E. Moustapha Nahas pacha, Président du Conseil; Antoun El-Gemayel bey rédacteur en chef du journal «Al Ahram» Mahmoud Sioufi Bey, Chambellan, représentant Sa Majesté le Roi; Mahmoud Assad bey, maître des cérémonies représentant Sa Majesté la Reine Nazli et S.S. le Nabil Hassan Toussoun, S.E. Abdel Salam Fahmi Gomaa, Président de la Chambre, le férik Mohamed Haidar pacha, directeur général des Prisons etc.



Gabriel Takla Pacha

Le Général Ermens passa en revue les troupes belges du Moyen Orient le 21 Juillet, jour de la Fête Nationale Belge et le Chargé d'Affaires de Belgique offrit une brillante réception en son honneur.

A l'Ecole Patriarcale d'Alexandrie

Durant la fête de la remise des diplômes aux élèves de l'Ecole Patriarcale «Pythagore» qui eut lieu à la salle des fêtes du Lycée Français d'Alexandrie le 3 juillet S.B. le Patriarche d'Alexandrie et de toute l'Afrique Mgr. Christophoros a lu la lettre par laquelle le Directeur de l'Ecole M. Georges Glyptis fut proclamé «Didascalos tou Genous» (professeur de la Nation).

Des applaudissements enthousiastes et répétés saluèrent cette haute distinction qui couronne une carrière laborieuse consacrée à l'enseignement de la jeunesse durant un demi siècle.

Rehaussèrent par leur présence cette émouvante cérémonie LL.GG. les Métropolitites de Tripoli et de Maréotis, S.E. Ahmed Kamel Pacha Directeur Général de la Municipalité d'Alexandrie, le Vice-Consul de Grèce M. J. Moschopoulos et plusieurs membres de la colonie hellénique d'Alexandrie.

Curieuse coïncidence: M. Glyptis eut l'honneur d'être le professeur de S.B. le Patriarche d'Alexandrie au séminaire de la Sainte Croix à Jérusalem.

Aux félicitations unanimes la «Semaine Egyptienne» joint les siennes.

Le Caricaturiste Kem.

Notre excellent ami le caricaturiste Kem qui dirigea avec un grand succès durant plusieurs années la Revue Satyrique «Maalesh» est parmi nous en un congé bien mérité.

On sait que M. Kem collabore à presque toutes les Revues et journaux de Londres où ses caricatures pleines d'esprit et de mordant font l'admiration des Londoniens.



Le cercueil du défunt porté par les collaborateurs du Journal «Al Ahram».

La presse chez le Ministre de l'Intérieur

Le 19 juin à 6h. p.m. S.E. le Ministre de l'Intérieur Fouad Serag El Din Pacha recevait au Ministère de l'Intérieur les membres de la presse en présence de LL.EE. Hassan Rifaat Pacha et Mahmoud Ghajaleh Bey ainsi que du Directeur de la presse Mohamed Moustapha Hassan El Kabbani Bey. Pendant près d'une heure dans une atmosphère de parfaite bienveillance le Ministère écouta les doléances des journalistes dont celles de MM. Antoun Bey Gemayel, Khalil Bey Tabet, Mahmoud Aboul Fath et promit d'y remédier dans la mesure du possible. Pour faciliter leur tâche il institua une commission composée de journalistes qui examinera chaque semaine les plaintes éventuelles de la presse. Ensuite avec beaucoup d'amabilité l'actif Ministre annonça que le Gouvernement mettait à la disposition du Conseil de l'ordre de la presse une parcelle de terrain, derrière le Palais de Justice, pour servir de Siège de l'Ordre et d'une somme de deux mille livres pour la Caisse de retraite des journalistes qui très émus remercièrent vivement l'affable et compréhensif Ministre.

A 9 h. p.m. un dîner réunissait à nouveau les journalistes à la somptu-

euse résidence de S.E. Fouad Serag El Din Pacha à Garden City où le Ministre s'entretient avec beaucoup de simplicité avec ses convives qui le quittèrent fort tard emportant le meilleur des souvenirs de cette atmosphère de cordiale sympathie à leur égard.

* * *

Ainsi que nous disons plus haut tout porte à croire que l'on commencera à bâtir rapidement un étage pour installer le siège de l'Ordre de la Presse et après la guerre on terminera la construction qui sera croyons-nous un modèle de genre.

Décès d'un Artiste-Peintre connu

On annonce de Genève la mort survenue à Genève de M. Frédéric Dufour Rochefort, l'artiste-peintre bien connu.

Elève de Barthélémy Menn, également bon sculpteur, on lui doit des bustes de I. J. Rousseau et de Marc Monnier.

Le défunt était né en 1872. Il suivit les cours de l'Académie des Beaux-Arts de Florence et de Paris. C'était un adversaire acharné du conformisme dans l'art.

En reconnaissance de la précieuse collaboration de la Marine Royale Hellénique à l'effort de guerre allié le

drapeau Hellénique fut hissé sur le destroyer Britannique «Braham» que le Gouvernement de Sa Majesté a offert au Gouvernement Hellénique. A part ce contre-torpilleur quatre nouveaux destroyers seront remis prochainement à la Marine de guerre hellénique et porteront les noms suivants. «Aiyialis», «Naupactie», «Monemvasie» et «Ambrakia», que leur parrain S.E. M. Sophocle Venizelos Ministre de la Marine vient de leur donner.

De leur côté les Etats-Unis d'Amérique ont offert un navire poseur de mines ainsi qu'un sous marin à la nation Hellénique. Notre cliché représente un membre de l'équipage hissant le pavillon de la Marine Hellénique à bord de cette nouvelle unité.

A la Légation de Yougoslavie

M. Yovan Djonovitch, délégué du Gouvernement Yougoslave pour l'Afrique du Nord et le Moyen-Orient, est arrivé au Caire, après un long séjour à Washington et à Londres.

Nos Hôtes

S.E. M. Roger Maigret, Ministre de France et Délégué de la France Combattante en Arabie Séoudite, vient d'arriver au Caire où il compte effectuer un court séjour, avant de partir pour Beyrouth.



INVALIDES DE LA GUERRE

*Jeunesse pleine de vie, corps droits et sveltes comme
des cyprès
Maintenant appuyés lourdement sur les béquilles...
— Hellade! C'est pour toi que les robustes corps
d'acier,
Pour te donner la liberté sont restés invalides.*

*Les mains qui empoignaient le fusil et la lance,
Les pieds qui poursuivaient l'ennemi en courant
Les yeux étincelants d'où l'éclair jaillissait,
Yeux qui foudroyaient d'un seul regard ardent...*

*— Ou êtes vous maintenant? Ici, de votre place vide
Sort une profonde plainte muette et incessante...
Sur la tête des enfants la main absente ou immobile,
Ne se posera plus, tendre et caressante...*

*Vijs, lestes, par des routes et des sentiers
Les pieds ne vont plus courir joyusement*

*Et dans une nuit sans aurore, plongés à jamais
Les yeux ne voient plus le beau soleil riant.*

*— Ils ne voient plus la lumière de ce monde-ci. Une
autre*

*Une divine lumière brille pour eux désormais!
Ils ont vu l'éblouissante vision de la Victoire,
Et à nous autres ils ont fait voir la liberté!*

*Les pieds ont atteint la cime inaccessible
Ou la gloire invite les Elus
Et ils ont marché sur une terre délivrée
En foulant d'affreux Dragons humiliés vaincus.*

*Et la main coupée — ô splendeur, ô Miracle! —
Sur un sommet baignant dans un azur ensoleillé,
Plus haut que l'astre du jour, cherche dans son
héroïque fureur
A hausser un drapeau bleu et blanc ensanglanté.*

E. PSARA



**CONSTANTE
FIDÈLE
et SURE**



سجائر نسطور نجانا كينيس شركة ابيات محمد مصطفى
CIGARETTES NESTOR GIANACLIS S.A.E.

**P.T.
3.5 net**

**EXCELSIOR
GIANACLIS**

HELLAS SPECIAL

PAPASTRATOS

 *Tabacs grecs purs*



20 Cigarettes P.T. 7

CIGARETTES PAPASTRATOS

“UN DÉLICIEUX RAPPEL DE LA GRÈCE

R. C. No. 4924